

# LE PLAISIR des LITTIRES

Nos collaborateurs ont lu...

Un dossier comparatiste dans la revue *Voix et Images*/D-2 □ *Ces lles en nous*, de Denis Pelletier/D-3 □ Six premiers recueils de poésie québécoise/D-3 □ *Un meurtre que tout le monde commet*, de Heimito von Doderer/D-4 □ *La Sarabande de Fisher*, de Todd McEwen/D-4 □ *Un sang d'aquarelle*, de Françoise Sagan/D-5 □ *La Critique littéraire au XXe siècle*, de Jean-Yves Tadié/D-5 □ *Les Années sauvages*, de Jean Carrière/D-5 □ *La Vicomtesse d'Éristal n'a pas reçu son balai mécanique*, de Jean Anouilh/D-6 □ *Un prénom pour toujours*, de Philippe Besnard et Guy Desplanques/D-6 □ Deux études de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*/D-7 □ *Un syndicalisme pur et simple*, de Serge Denis/D-7

LE DEVOIR, samedi 21 mars 1987

## Jean-Paul L'Allier

L'ancien ministre libéral a choisi de rester du côté de ceux qu'il ne faudra pas oublier dans les «années qui viennent»: les intellectuels

JEAN ROYER

JEAN-PAUL L'ALLIER est devenu un auteur heureux, cette semaine, avec la parution chez Boréal du recueil de ses chroniques au DEVOIR sous le titre *Les Années qui viennent*. «C'est comme un nouvel enfant», me dit l'ancien ministre libéral qui a quitté l'action politique pour un rôle de commentateur. «Mais je ne renie rien, je suis heureux de cette nouvelle forme d'engagement», ajoute celui qui a choisi de répondre oui au référendum de 1980 et donc de s'éloigner du Parti libéral, celui-là même au sein duquel il lui a déjà été permis de rêver de devenir premier ministre du Québec. Dans sa préface au livre de M. L'Allier, M. Léon Dion lui souhaite de reprendre du service dans un parti politique. Mais pour l'ex-ministre de Robert Bourassa, les conditions ne sont plus les mêmes et il a choisi de rester du côté des intellectuels.

D'ailleurs, dans sa dernière chronique au DEVOIR, samedi dernier, M. L'Allier exprimait le souhait que

le Québec reprenne l'habitude des débats. Ses chroniques au DEVOIR depuis 1984 et ce livre qui en réunit une cinquantaine concernant «la société à venir», «la culture qui se dessine» et «l'horizon politique» veulent justement provoquer cette réflexion nécessaire sur l'avenir du Québec.

«Discuter au Québec, échanger, refaire des débats, je pense que c'est important et même urgent, au moment où tout le système est fait pour les éviter», précise M. L'Allier. Pour lui, l'absence de débats est liée à la dégradation de la fonction politique. Le système échange aujourd'hui beaucoup moins avec les intellectuels.

«On a l'impression que les intellectuels sont perçus aujourd'hui, dans ce système, comme l'étaient les hommes d'affaires dans les années 1960: soupçonnés d'inefficacité et de non-rentabilité. Dans les années 1960, du point de vue du fonctionnaire ou de l'intellectuel, l'homme d'affaires n'était vu que comme quelqu'un qui cherchait le profit. Dans les années 1980, la situation est renversée. Tout le vocabulaire est à la performance, à l'économie, au fric, à tout se qui se met sur une calculatrice. Or, l'im-

pact de l'intellectuel dans la société n'est pas mesurable. De sorte qu'il devient marginal dans notre système de valeurs. Il est même soupçonné de vivre au crochet de l'État. Mme-Bacon ne s'est pas privée de dire, à un moment donné, — ou peut-être est-ce Daniel Latouche qui lui a fait dire — que les artistes, les intellectuels et les gens du monde culturel restaient plus ou moins des parasites par rapport à notre système de productivité.

«Moi, je m'inscris en faux contre cette idée. Au contraire et surtout dans un monde très matériel comme celui où l'on vit, il est important de multiplier nos sources de création et de réflexion. Si j'étais au gouvernement, je demanderais qu'on fasse beaucoup d'efforts pour la créativité. Pas à cause de ce qu'elle peut rapporter mais parce que c'est essentiellement dans les milieux de création qu'on va voir resurgir et naître les éléments de la société qui est à venir. Il ne s'agit pas de commandes de projets de société à passer aux intellectuels. Pas du tout. Cependant, si tout le monde intellectuel québécois, le monde de la réflexion et de

l'intelligence, n'a pas les moyens pour s'exprimer et pour échanger de façon régulière et amplifiée, on se prive tout simplement, comme société, de nos sources d'évolution.»

En fait, *Les Années qui viennent* n'est pas le premier livre de Jean-Paul L'Allier. Autrefois ministre, il a signé trois «Livres verts», dont deux sur les communications et un autre, plus connu, au sujet des Affaires culturelles. Aujourd'hui, on voit bien que l'homme n'a pas abandonné ses idées sur les conditions d'éclosion de la culture. Dans *Les Années qui viennent*, il écrit en clair: «La culture, c'est une façon d'être. La politique,

Suite à la page D-8

Jean-Paul L'Allier:

«Discuter, échanger, refaire des débats, je pense que c'est important et même urgent, au moment où tout le système est fait pour les éviter.»

PHOTO JACQUES GRENIER



## La passion de Louise Courteau

Une maison d'édition qu'elle a créée sur un coup de tête et qui porte de son nom

Louise Courteau:

«J'ai une confiance et une foi inébranlable en ce que je fais. Je fonctionne par coup de foudre. Et je ne regrette rien.»

PHOTO CHANTAL KEYSER

SIMONE PIUZE

VISAGE à la Botticelli, regard bleu perçant, corps robuste, longue main énergique. Avec une sorte de tendresse dans la voix. Quarante-huit ans, un passé de journaliste, d'enseignante et d'intervenante sociale elle a dirigé, pendant sept ans, un service inter-gouvernemental d'orientation et de relance industrielle pour les femmes. Louise Courteau vit dans un univers où la recherche du beau prime sur toutes les autres. Cette recherche, alliée à une intarissable soif de connaissance, l'a conduit, en 84, à fonder, sur un coup de tête et du cœur, une maison d'édition qui porte son nom. Et sa passion.

Aujourd'hui, sa maison d'édition sise à Verdun a le vent dans les voiles et se confond avec son lieu de vie. Elle y travaille, y mange et dort, entourée de somptueux tableaux, d'une photocopieuse, de piles de livres, de plantes et d'objets intimes. La femme se confond avec l'éditrice pour plus d'harmonie et d'efficacité. Ici, dans cette vaste maison qui résonne de la musique et Mozart et de Brahms, pas de secrétaire, d'attaché de presse, d'abeilles butineuses sous sa gouverne. Louise Courteau fait tout elle-même. Peur de se casser les reins dans le dur monde de l'édition? «J'ai une confiance et une foi inébranlable en ce que je fais. Je fonctionne par coup de foudre. Et je ne regrette rien.»

Se tenant à la frontière des choses

dités et des silencieuses interrogations, se livrant par périphrase ou alors par un signe du visage ou de la main, il est difficile de cerner cette femme en quelques heures. Il vaut mieux regarder ses livres, objets façonnés avec passion, fruits d'une étroite collaboration entre elle, les auteurs et John W. Stewart, peintre qui crée les étonnantes couvertures de chez Courteau. «Je ne peux pas me permettre de publier n'importe quoi; j'ai une immense responsabilité vis-à-vis du lecteur, dit-elle, dénotant sa chevelure argentée. La préparation d'un livre se compare à un accouchement. Là comme ici, je suis seule et je vais jusqu'au bout. Cependant, si je ne connais pas le vi-

Suite à la page D-8

## Si les fées m'étaient contées...

DOMINIQUE DEMERS

ALORS que la littérature d'enfance et de jeunesse s'ancre dans le quotidien tout en reluant l'humour et la fantaisie, et qu'elle tente de réinventer l'image qu'on se fait de l'enfant et de ses relations avec le monde adulte, les contes merveilleux n'ont pas perdu leur propos. Au contraire, ils sont peut-être plus près de nous que les livres pour enfants de l'après-guerre. Comme ceux des contes de fées, les héros enfants d'aujourd'hui sont tout à la fois ordinaires et tout-puissants. Ils ont beau être plus jeunes, plus pauvres ou plus petits que les géants, ogres ou adultes, de leur entourage, ils réussissent presque toujours à surmonter les épreuves, vaincre l'adversaire, terrasser les dragons.

Voulez-vous des contes de fées?

Choisissez... *Blanche-Neige* en vidéocassette ou *Barbe-Bleue* en livre-jeu. *Le Petit Chaperon rouge* en livre à écouter ou *Cendrillon* au petit écran. *Le Petit Poucet* en livre à colorier ou *La Belle au bois dormant* en livre animé. À moins que vous ne préférez les personnages merveilleux repris en bande dessinée. Rassurez-vous, ils existent aussi sous forme de recueils joliment illustrés. Même s'ils sont parfois déjà plusieurs fois centenaires, les héros des contes merveilleux n'ont pas fini de peupler l'imaginaire des tout-petits.

Autour d'eux, les plus grands ne font pas toujours bonne figure. Vous souvenez-vous du père du Petit, qui abandonne ses marmots dans la forêt, et des machinations diaboliques des belles-mères de Cendrillon, de Blanche-Neige et d'Hansel et Gretel? Sans parler de tous ces loups, sorcières et dragons que la psychanalyse a ramenés à des figures pa-

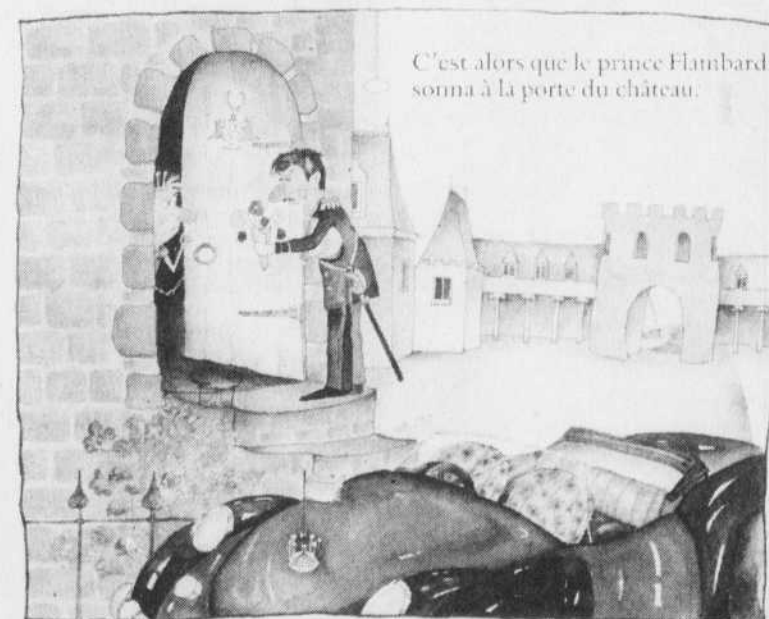
rentales. Les personnages adultes de la littérature de jeunesse contemporaine ne sont guère plus recommandables. Ils n'ont jamais le temps de s'occuper de leurs enfants, ne comprennent rien à l'enfance, sont pleins de bibittes et d'idées folles et apparaissent souvent comme de grands enfants à côté de leurs pupilles qui, étrangement, semblent mille fois plus «matures» et drôlement mieux outillés pour affronter la vie.

Les contes merveilleux n'existent pas seulement dans les versions plus ou moins affadies ou édulcorées des récits que Perrault ou les frères Grimm avaient déjà adaptés de la tradition orale. Ils sont aujourd'hui réinventés à la mode de Henriette Bichonnier (*Le Monstre poilu*, Folio Benjamin Gallimard; Babette Cole, *La Princesse Finemouche*, Seuil; Claude Boujon, *Dragonus*, l'École des loisirs) et plusieurs autres. Résultat? Des contes merveilleux à sa-

veur féministe comme cette princesse Finemouche qui n'a que faire de tous ses prétendants et leur impose des épreuves insurmontables afin que nul n'obtienne sa blanche main. Lorsqu'un certain prince Flambard émerge triomphant des neuf épreuves, la princesse Finemouche, en salopette, jeans et pantoufles, lui inflige un baiser maléfique qui le transforme en gros crapaud.

Avec Henriette Bichonnier, les pères abandonnent encore leurs enfants à d'effroyables créatures mais les enfants, la petite Lucille du *Monstre poilu*, par exemple, ont plus d'un tour dans leur sac pour défaire l'adversaire. À coups d'insultes délicieusement irrévérencieuses, Lucille fait enrager le monstre poilu tant et si bien qu'il finit par en crever. Des débris émerge un beau prince punk

Suite à la page D-8



C'est alors que le prince Flambard sonna à la porte du château.

# DE L'ÉTRANGE AU RÉEL

Une évasion dans les phénomènes paranormaux

Qu'il s'agisse de psychographie, de psychokinésie, de radiesthésie, de divination à distance ou de voyance, l'auteur ROGER MAINVILLE prouve qu'il est à la portée de chacun de contacter ces puissances.

Un recueil d'histoires impressionnantes et de fait vécus captivants, publié chez...

## Stanké

les Éditions Internationales Alain Stanké, 2127, rue Guy, Montréal H3H 2L9 (514) 935-7452

## LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

Jacques Boulerice, Prix Québec/Paris

JACQUES BOULERICE, poète de Saint-Jean-sur-le-Richelieu, envoie un manuscrit chez Gallimard puis il est édité chez Belfond. Son livre, intitulé *Apparence*, obtient finalement le prix Québec/Paris 1986. Au centre de cette belle histoire, il y a la critique Alain Bosquet, qui dirige la collection «Lignes» chez Belfond.

Mais pour le poète québécois, ce prix n'est pas plus important que l'écriture. Cette semaine, au cours d'une petite réception au Consulat de France à Montréal, l'écrivain s'est confié aux journalistes.

«Quand j'ai appris que je gagnais le Prix Québec/Paris, la première personne à qui j'ai pensé, c'est précisément mon père. Le livre lui est dédié. Il est dédié à un an. Papa était menuisier. C'était quelqu'un de très patient, qui travaillait longuement les jouets qu'il faisait pour les enfants. Il ne cherchait pas à faire des cathédrales. Il faisait des petites choses, modestes, mais avec beaucoup de ferveur et d'intensité. Je l'ai vu, combien de fois ?, me faire, quand j'étais petit, un petit cheval de bois. Il en a fait pour mes enfants. Avant de mourir, il a pris le temps de faire une bibliothèque pour chacun de ses petits-enfants, Nicolas et Alexandre, sachant qu'ils pourraient y placer quelques livres écrits par leur père.

«J'essaie de travailler comme lui, de regarder comme lui les choses. Avec beaucoup de patience, assez de disponibilité et, je l'espère, de générosité, pour les objets et les gens qui nous entourent. Essayer, non pas de les scruter de façon froide mais de les contempler aussi. Il y a toujours là la beauté et le désespoir de la vie. Avec le temps - j'ai maintenant 41 ans - j'ai l'impression qu'il les aimait, ces objets, qu'il leur donnait une âme, à force d'utiliser le bon mot pour désigner son œuvre. Si son robot était un guillaume, il ne l'appelait pas robot. Mon père n'avait jamais terminé sa deuxième année et il avait un culte pour le beau mot.

«Ce n'est pas pour rien, d'ailleurs, que, quand il a vu que je commençais à m'intéresser aux mots - j'avais une douzaine d'années et je faisais beaucoup de sport - il m'avait dit : «je vais te faire un coin près de mon établi où tu pourras être à l'aise pour travailler. Et si tu veux, plus tard, continuer à l'occuper des mots, c'est bien, c'est bien ! Les mots, quand on en prend soin, il finissent par nous le rendre».

«J'essaie de travailler comme mon père. Je suis un artisan dans des mots.»

L'Union des écrivains a dix ans

C'EST AUJOURD'HUI le 21 mars que l'Union des écrivains québécois (Uneq) fête son dixième anniversaire. En effet, en 1977, environ une cinquantaine d'écrivains autour de Jacques Godbout fondait le syndicat professionnel. Aujourd'hui, l'Uneq compte 500 membres.

Pour souligner l'événement, le cinéma Outremont inscrit à son programme une projection spéciale de l'adaptation cinématographique par Yves Simoneau du roman d'Anne Hébert, *Les Fous de bassan*. Un vin d'honneur réunira la communauté littéraire après la projection prévue pour 21 h 30.

Dans le cadre des célébrations de ce dixième anniversaire, dimanche à la galerie Aubes 3935, rue St-Denis, il y aura vernissage à 15 h de l'exposition «Les écrivains s'illustrent». Une trentaine d'écrivains proposent au public leurs mots et leurs dessins. Parmi eux, on retrouvera les œuvres de Jacques Brault, Fulvio Caccia, François Charron, Roger Des Roches, Clémence Desrochers, Célyne Fortin, Pierre Gauvreau, Roland Giguère, Jacques Godbout, Alain Grandbois, Claude Jasmin, Tibo, Marie Uguay, Pierre Vadeboncoeur et Yolande Villemaire. L'exposition sera présentée jusqu'au 12 avril.

Parutions

LES ÉDITIONS SAINT-MARTIN annoncent une demi-douzaine de titres pour le printemps. Notons : *L'émergence d'une culture au féminin*, sous la direction de Marisa Zavalloni, avec les textes d'un colloque d'un colloque qui avait eu lieu à l'Université de Montréal ; *Les CLSC*, par Maurice Roy, leur his-



Jacques Boulerice

toire ; *Le dissertaire* de Jacques Colson, un guide de rédaction.

Aux Éditions XYZ, on inaugure bientôt la collection «Novella» avec une œuvre d'André Major intitulée *L'Hiver au cœur*.

Concours Humanitas

LA REVUE interculturelle *Humanitas* lance son concours d'œuvres littéraires pour 1987. Aucune limite d'âge. Deux catégories : prose (n'exécédant pas 10 pages) et poésie. Le concours se termine le 31 mai. Adresse : 5780, Ave Decelles, suite 309, Montréal Qc H3S 2C7. Le no 17 de *Humanitas* qui paraît à la fin de mars a pour thème «Les ethniques et les médias».

Avis de recherche

LOISIR LITTÉRAIRE du Québec (autrefois Jeunes littéraires du Canada français) fête ses 25 ans d'existence le 2 mai prochain. Un banquet de retrouvailles aura lieu à l'Hotel du Park, à Montréal. Tous les animateurs et membres ayant participé de près ou de loin à l'évolution et au développement de l'organisme sont priés de contacter immédiatement Loisir littéraire du Québec, tél. (514) 252-3033.

Récitals de poésie

MERCREDI le 25 mars à Place aux Poètes (La Chaconne), Janou Saint-Denis reçoit deux poètes des Herbes Rouges, Roger Des Roches et Marcel Labine.

Vendredi le 27 mars, Journée mondiale de la poésie, deux spectacles, mis en scène par Huguette Uguay, sont présentés au Conservatoire d'Art dramatique, rue Notre-Dame. À 13 h 30, des élèves de 2e année présentent une vingtaine de poètes surréalistes français. À 16 h 45, c'est le spectacle «Alexis Lefrançois, poète montréalais», avec des extraits de *Rémanences* et de *La Belle été*, publiés au Noroit.

Les ondes littéraires

DIMANCHE au réseau Vidéotron (câble 9), à 10 h 30, l'émission *Écriture d'ici*, animée par Christine Champagne et Marcel Rivard, reçoit le poète Bernard Pozier, co-directeur littéraire des Écrits des Forges. Reprise le lundi à 21 h 30 et le mardi à 13 h 30.

Dimanche à TVFQ, à 21 h 30, l'émission *Apostrophes* porte sur «l'art du roman». Bernard Pivot reçoit Bernard Clavel, Marie Ndiaye, Jean Échenoz, Olivier Rolin, Morgan Sportes et Claude Roy. À ne pas manquer. (Reprise le dimanche suivant à 14 h 30.)

Dimanche au réseau Quatre Saisons, à 22 h, en reprise, *Claude, Albert et les autres* fait place aux témoignages avec, entre autres, Diane Hébert.

Dimanche à 19 h à CIBL-MF, Yves Boisvert lit des textes de Marie Bélisle.

Mercredi 25 mars, au réseau MF de Radio-Canada à 22 h, dans la série «La pensée captive» réalisée par André Major, Yvon Rivard présente Danilo Kis.

Tous les jours, au réseau AM de Radio-Canada, aux *Belles Heures*, Suzanne Giguère et Louise Saint-Pierre reçoivent et lisent les écrivains.

## LA VITRINE DU LIVRE

MÉMOIRES

Raymond Lévesque, *D'ailleurs et d'ici*, Leméac, Montréal, 1987, 203 pages

PERSONNAGE unique, pionnier de mérite, chansonnier dans tous les sens du terme, Raymond Lévesque est resté à son poste d'artiste fidèle à lui-même et à son rôle de vilpendeur de la bêtise et de l'injustice. Voici qu'il nous livre ses mémoires avec la même sincérité. Il nous raconte ses débuts difficiles à Montréal et à Paris. Il nous montre les coulisses des célèbres cabarets, le Red Light, le Faisan Doré et le Copacabana. Il nous présente enfin ses amis dont Aznavour, Bourvil et Brassens. Le tout enrobé d'un humour et complété par quelques poèmes et chansons qui couronnent une autobiographie touchante.

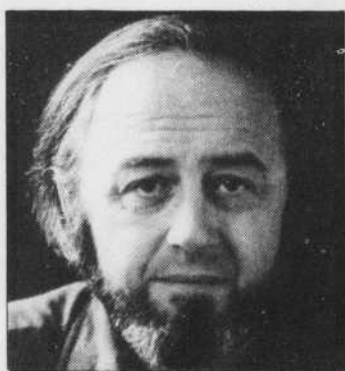
REVUES CULTURELLES

*Possibles*, Vol. 11, no 2, hiver 1987. «Un emploi pour tous?». Montréal, 242 pages

AVEC sa plus récente livraison, la revue *Possibles* propose de rafraîchissantes contributions sur la problématique de l'emploi. Constitué d'une mosaïque de points de vue, ce dossier a été élaboré, disent les éditeurs, dans l'esprit d'offrir un support à l'action des personnes qui cherchent un emploi ou qui désirent situer la place du travail dans leur vie. Outre ce dossier, signalons des textes de fiction de Pierre Chatillon, Madeleine Ferron et Pierre Tournignant ainsi qu'un essai de Jean-Paul Guay sur l'urbanisme contemporain et des textes d'Yvan Comeau, de Gabriel Gagnon et de Pierre-Eric Tixier qui alimentent la chronique «Sur les chemins de l'auto-gestion». Ce numéro a été coordonné par André Thibault.

*Le Beffroi*, revue philosophique et littéraire. Québec, 185 pages.

NOUVELLE revue, *Le Beffroi* veut réunir philosophie et fiction.



Raymond Lévesque

sciences humaines et poésie. Les éditeurs, Alexis Klimov et Jean Renaud, définissent ainsi leur projet : «Une revue ouverte à tous ceux qui pensent que la création n'a rien à voir avec toutes ces constructions intellectuelles qui enlaidissent le monde de la culture avec une violence comparable à celle qui, dans la sphère de l'urbanisme, se dégage de la prolifération des H.L.M.» Au sommaire de ce premier numéro, nous lisons entre autres des textes de Léon Chestov, Jean Ethier-Blais («Ode à Paul Morin»), André Paradis, François Hébert, Jean Brun tandis que Christian Bouchard présente des inédits de Benjamin Fondane.

ANTHOLOGIE

*Le Choix de Marcel Dubé dans l'œuvre de Marcel Dubé*, Québec, Les Presses Laurentiennes, 79 pages.

MARCEL DUBÉ nous prévient qu'il ne lui a pas été facile de faire cette anthologie et de choisir parmi les pages de son œuvre nombreuse : «Quand on gagne sa vie comme écrivain depuis trente-cinq ans et qu'on touche à presque toutes les formes d'écriture, on se retrouve devant des amoncellements d'éléments les plus divers ayant chacun leur résonance propre, leur âge, leur actualité, leur pertinence, leurs défauts et leurs

qualités ainsi que leur anachronisme ou leur incongruité.» Notre dramaturge national est trop modeste. Voici en tout cas un choix heureux de ses textes. Des poèmes, des réflexions sur le théâtre et des extraits de *Zone*, *Au retour des oies blanches*, *Médée* et *Florence*. Ce livre nous rappelle que le récent médaillon de l'Académie canadienne-française reste un de nos grands écrivains.

RÉÉDITION

France Théoret, *Une voix pour Odie*, Les Herbes Rouges, 75 pages.

PARU en 1978, ce texte est devenu un des «classiques» de la littérature moderne au Québec et qui a marqué l'écriture des femmes, principalement. «J'écris d'où je viens. Je parle d'où je suis. Le passé ne m'intéresse que pour agir le devenir. L'ici et maintenant n'est pas aboli et n'est pas mémoire non plus, tout au plus une cage. Où es-tu?» Par ces lignes commence une œuvre inoubliable où une femme cherche à se défaire de la terreur qui l'enserme dans «le cri du dedans».

POÉSIE

Mona Latif-Ghattas, *Quarante voix pour un été*, Montréal, Éditions Trois, 105 pages.

POUR la naissance des éditions Trois, voici le troisième livre de cet auteur, poète et dramaturge, née au Caire en 1946 et vivant à Montréal depuis 1966. Sa poésie regorge d'images et de sensualité, évocatrice de la nature et des grands tableaux fantasmagiques qui flottent dans la mémoire heureuse, dans la tradition de la palabre d'Orient en forme de spirale. Ainsi, page 58 : «Au fil du soleil les larmes se dessèchent/ les cours se tendent comme la peau des tam-tam/ Vous pouvez à présent venir battre des mains sur la peau de mon cœur/ Mes larmes ont séché sur le fil du soleil.»

— JEAN ROYER

## Les voix des Amériques

### Un dossier comparatiste

VOIX ET IMAGES  
Littérature québécoise,  
dossier comparatiste Québec-  
Amérique latine,  
vol. XII, numéro 1, automne 1986

CHANTAL GAMACHE

CE NUMÉRO rend d'abord hommage à André Belleau, écrivain, décédé l'automne dernier. Il présente ensuite un dossier comparatiste des littératures québécoise et sud-américaine. Suivent deux «Études» sur la littérature québécoise, les «Chroniques» régulières sur divers ouvrages parus récemment et quelques notes bibliographiques.

Une allure élégante, une présentation rafraîchie, retiennent l'attention. Depuis le numéro 32, la revue *Voix et images*, du département d'Études littéraires de l'UQAM, a abandonné son traditionnel «portrait argenté de l'auteur», encadré de noir. Des compositions graphiques, légères et variées, sur une surface à peine grise, suggèrent maintenant l'intérêt particulier de chacun des numéros. Non seulement l'apparence de la revue s'est transformée, mais il me semble qu'y souffle, encore discret, un vent nouveau, une sorte de décloisonnement des frontières culturelles. Sous-titrée «Littérature québécoise», *Voix et images* n'a pas délaissé sa fonction première, mais tente de s'inscrire dans des questions plus vastes et englobantes. Ainsi, outre les sections régulières, «Études» et «Chroniques» et un touchant hommage à l'écrivain et professeur, André Belleau, décédé l'automne 86, le numéro 34 propose à ses lecteurs une image renouvelée de la littérature québécoise : voix parmi d'autres, celles des Amériques latines.

Les essais sont diversifiés. Ils étudient les similitudes et les oppositions entre ces diverses littératures en émergence. Les rapprochements, loin de niveler les caractères spécifiques de chacune d'elles, les mettent en évidence, comme par un effet de réfraction. Chaque littérature «nouvelle» de l'Amérique latine, y compris celle du Québec, apparaît alors libérée de ses liens avec les littératures des métropoles coloniales, qui ont constitué, pour elle, le patri-moine, le modèle et la norme, comme unique voie explicative de leur signification.

C'est dans ce sens que Gilles Thérien, de l'UQAM, réclame hardiment, pour la littérature québécoise, une position «tiersmondiste». «(...) nous constituons probablement un cas à part dans l'histoire géopolitique mondiale en réussissant à être, sans même devoir nous en rendre compte, un pays du tiers-monde industrialisé (...) : un masque industrialisé sur une âme de colonisé.» Sauf quelques réserves, cette position nous permet de considérer la littérature «comme moyen de prendre possession de soi-même». «Vouloir être tiersmondiste, c'est aussi vouloir être non-aligné. C'est accepter de construire sa propre culture comme le mixte qu'elle doit être plutôt que d'attendre la reconnaissance ou de subir entre-temps la construction des autres; inventer, de notre tiers à nous, «une littérature américaine vraiment écrite en québécois».

Zila Bernd, de l'Université fédérale du Rio Grande do Sul, au Brésil, pose autrement et de façon complémentaire la question de l'identité : sous le signe de l'hybridation. Comparant les «Têtes à Papineau» de Jacques Godbout et le *Centaure dans le jardin* du Brésilien Moacyr Scliar, elle démontre comment «la question de l'identité fait corps avec celle de l'altérité, le sentiment de l'autre, idée selon laquelle l'être est impossible hors des relations qui le tiennent à l'autre.» Cette analyse, qui ne manque pas d'intérêt, laisse souvent entendre ce qu'on voudrait voir élaboré davantage.

Aborder l'œuvre de l'écrivaine brésilienne Clarice Lispector tient de la complexité même de son écriture et de son attachement au langage, au mot comme «matière première». Elène Cliche, de l'UQAM, pour qui «il ne s'agit pas de faire ici une étude comparative, mais plutôt d'esquisser quelques rapprochements de manière non systématique», s'y risque en établissant certains rapports entre la «voix de Clarice» et celles de Madeleine Gagnon et France Théoret. Dans une perspective psychanalytique qui, malheureusement, n'apporte pas toute la lumière attendue sur l'écriture mouvante de Clarice Lispector, Elène Cliche conserve une espèce de flou, de va-et-vient du discours et des images qui brouillent légèrement sa propre visée.

Pour Amaryll Chanady, de l'Université de Montréal, l'œuvre de Hubert Aquin et celle de Cortazar ont ceci en commun qu'elles «condamnent le lecteur passif». Ce qui les rapproche, malgré leurs différences de surface, c'est l'aspect métalittéraire de leurs récits et la présence, chez les deux écrivains, de «plusieurs thèmes, reliés à des problèmes d'identité». Cette étude comparatiste bien menée, systématique et détaillée, montre de quelle façon, chez Cortazar et Aquin, «la quête sous toutes ses formes ne conduit pas à une littérature (...) insouciance de l'élaboration formelle» ni «la recherche esthétique (...) à une complexité gratuite et aride».

L'article de Javier Garcia Méndez tente d'établir un rapport, que lui-même qualifie d'hasardeux, entre *Trente arpents* de Ringuelet et *Vidas secas* de Graciliano Ramos. Tentative réussie. L'analyse discursive de ces deux romans, dans la tradition encore neuve des travaux en socio-critique d'André Belleau, à la mé-

moire de qui l'auteur dédit son étude, est d'un grand intérêt du point de vue du problème de la hiérarchisation des langages sociaux et de leur mise en textes. «*Trente arpents* et *Vidas secas* parlent tous deux» (l'un en la faisant taire; l'autre, en la laissant percer un apparent discours homogène) «de l'étouffement dont la parole populaire est victime dans leurs sociétés de référence».

Ce dossier comparatiste est trop bref. Cependant, il témoigne de l'intérêt croissant porté à la littérature comparée et au déplacement des perspectives d'analyse de l'axe est-ouest vers l'axe nord-sud. «C'est vers l'est que (trop) longtemps se sont portés nos regards», écrit Bernard André, dans la page éditoriale. Souhaitons que, malgré les difficultés nouvelles que cela pose à l'analyse, ce champ de recherche, récemment inscrit dans les préoccupations de la critique littéraire universitaire, fasse l'objet d'autres travaux en ce sens.

## Dessins d'écrivains

LES ÉCRIVAINS S'ILLUSTRENT  
En collaboration,  
Cahiers de l'Union des écrivains  
québécois, 1987, 23 pages

CE N'EST PAS tous les jours qu'on peut visiter une exposition d'œuvres d'art réalisées par des écrivains. On en verra une trentaine à la galerie Aubes 3935 que dirige Annie Molin Vasseur. À l'occasion de cet événement, qui souligne ses dix ans d'existence, l'Union des écrivains québécois a fait paraître un «cahier» qui réunit des textes de ces écrivains-artistes.

Dans sa présentation, Annie Molin Vasseur souligne que «cette exposition aura le mérite de bousculer nos habitudes. La poésie est partout.» Cette brochure de circonstance publiée par l'Uneq réunit près d'une vingtaine de textes où les écrivains exposants définissent leur rapport à l'art. Parcourons ce petit livre.

D'abord, François Charron, dans *Le temps échappé des yeux* (Herbes Rouges), écrit : «il ne faut pas craindre de devenir ce que nous ne sommes pas; la peinture.»

Pour sa part, Louise Desjardins nous livre une belle prose sur l'art du dessin : «Le dessin ouvre la porte au fil de la plume qui s'infiltre sur la pointe des sens, fine, il se dévoile, rare, étranger, de Chine, avant que le mot s'écrive. Comme une caresse avant l'amour, comme une incubation magique du dire, comme une censure au fond du sursaut, cachée, attentive à la dernière bouchée, parce que c'est rouge et que c'est rond et que c'est beau, c'est tout.»

Pour Daniel Gagnon, «la peinture me repose de l'écriture et vice versa. Les tableaux racontent et les récits montrent».

Si Madeleine Gagnon a découvert «l'écriture des pierres» au fil des ans et si Claude Jasmin veut «laisser une trace sur une paroi de sa caverne» afin de faire un pied-de-nez à la mort, Line Mc Murray, elle, cherche «l'intelligible du sensible».

On le voit, les justifications et les approches de l'art sont diverses. Mais on ne saurait oublier ce qu'en dit Roland Giguère, qui a commencé de dessiner en marge de ses poèmes et qui est devenu peintre et graveur, en plus de rester un des nos plus grands poètes depuis presque 40 ans.

«La peinture», écrit Roland Giguère, est souvent appelée à prendre le relais du langage. Quand les mots manquent, quand les mots ne suffisent plus, qu'ils sont trop maigres, trop pauvres, on se tourne vers l'image qui, dit-on, vaut mille mots. Mais cela n'est pas sûr; l'image ne dit pas plus, mais autrement et autre chose. Si la poésie est toujours là, c'est que le peintre est poète et vice versa.»

— J.R.

Faut LE DEVOIR pour le croire!

## NOUVEAUTÉS HISTOIRE DES HURONS

Lucien Campeau



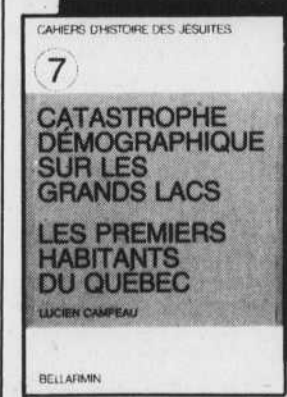
LA MISSION DES JÉSUITES  
CHEZ LES HURONS 1634-1650

Pour tous ceux qu'intéressent l'histoire de notre pays et celle de ses premiers habitants, l'auteur fait revivre les années où le peuple huron fut presque anéanti.

La mission des Jésuites chez les Hurons 1634-1650.

En annexe: La formation des noms de peuples et de bourgades en huron, par Pierrette-L. Lagarde.

487 pages, 7 cartes, 24 \$



CATASTROPHE DÉMOGRAPHIQUE  
SUR LES GRANDS LACS  
LES PREMIERS HABITANTS  
DU QUÉBEC

Catastrophe démographique sur les Grands Lacs. Les premiers habitants du Québec.

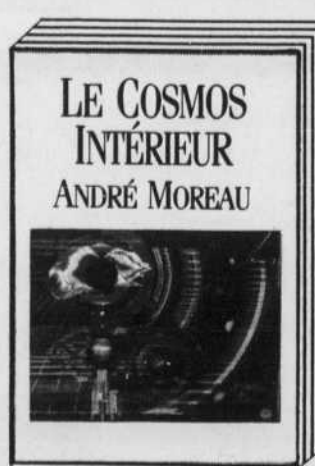
147 pages, 12 \$



Éditions Bellarmine

8100, boul. Saint-Laurent

Montréal — Tél.: (514) 387-2541



## Le Cosmos intérieur André MOREAU

L'entreprise générale de ce livre est sous le signe de l'excès et de l'impossible. MOREAU explique pourquoi il se sent Dieu et renonce à prier pour bénir. Le défi est de taille. Il s'agit de forcer les frontières qui résistent encore à l'assaut de l'esprit. La philosophie de MOREAU, plus que jamais, apparaît comme une pratique transcendante dont le but est d'opérer l'infini, au lieu de laisser l'homme à sa merci.

640 pages 19,95 \$

Publié chez Louise Coutréau éditrice inc.  
distribution exclusive QUÉBEC-LIVRES 327-6900

En vente partout

# Des îles à portée de main

Ces petits moments furtifs qui confèrent à la vie son sens premier

**CES ÎLES EN NOUS**  
Denis Pelletier  
Québec-Amérique, 1987,  
210 pages

**JULIE STANTON**

QUAND Denis Pelletier publie, il arrive à point. À point, car on dirait qu'il vient tout juste de tâter le pouls de la société et qu'il exprime ce que chacun pense en silence, ce pourquoi il s'interroge et s'inquiète, ce après quoi il soupire. Déjà, les titres interpellent et séduisent, promesses d'une rencontre majeure. Après *L'Arc en soi* — qui a fait un tabac en son genre, trois tirages de plus de 30,000 exemplaires vendus ici et en Europe — voici que l'auteur récidive avec *Ces îles en nous*, lequel essai doit sortir dans quelques jours des presses de Québec/Amérique. S'inscrivant dans la foulée du premier ouvrage où Pelletier traitait du manque et du plein, cette nouvelle réflexion sur l'intimité n'est ni un traité, ni une thérapie, ni un mode d'emploi, ni une analyse clinique sur le sujet. Véritable expérience d'intimité en lui-même et dont on aimerait prolonger la lecture à l'infini, le propos donne envie de se mettre en retrait des activités quotidiennes et de s'offrir enfin du temps, du temps, du temps.

L'urgence de s'unifier.  
« Il y a toujours des moments où l'on voudrait se placer en état de refuge et c'est pour cette raison que j'ai associé l'intimité à l'île que chacun a la possibilité d'aborder seul ou avec d'autres », explique le psychologue qui se double ici d'un écrivain sachant manier les mots sous la peau. Ce désir d'abandonner ses défenses. Éclaté, fragmenté, déposé, l'envie de se recentrer. Ne plus résister ni se protéger, quitter le continent du pouvoir et de la continuelle mise en valeur. Jouir du silence, jouir du presque rien. Le soir sous la lampe quand le feutré invite à la confiance. Cette fleur et le vent. Les boutons que l'on classe à deux dans la complexité des anciens vêtements auxquels ils réfèrent, tandis que l'enfant sous les couvertures attend les baisers d'avant le sommeil. Le viscéral et le palpable, sonorités, lieux, rencontres. Mais aussi ce qui s'entend et ne fait pas de bruit, ce qui se touche et ne se voit pas, ce qui se vit sans évidences pour les autres. Le seul plaisir de respirer très large au centre d'un moment unique et « le silence en est la condition essentielle », affirme Pelletier pour qui le fait d'écrire *Ces îles en nous* s'est avéré une révélation quelque part.  
« Une des grandes découvertes

que j'ai réalisée ici, dit-il, a été de me rendre compte à quel point l'intimité reste fortement liée au silence, à ce qui n'existe qu'à peine mais est en train de naître, à ce qui finalement se perçoit peu. Aussi nécessaire avec soi-même qu'avec l'autre, le silence permet cette ouverture primordiale aux sensations, subtilités et finesesses des êtres et des choses. Je ne puis nier, hélas, certaines réalités très physiques et très matérielles qui empêchent les gens de quitter le continent, assaillis, agressés, aliénés, exploités, privés d'eux-mêmes par un milieu qui les place dans une telle détresse qu'ils deviennent insensibles et n'éprouvent aucun des petits bonheurs dont je parle. Mais, je sais qu'il existe de ces îles quelque part dans notre géographie personnelle, ne serait-ce qu'une rêverie. Ainsi que je l'ai dit dans *L'Arc en soi*, avant d'accéder à cette magnifique détente qui permet l'abandon, il faut d'abord avoir découvert ses limites et ses faiblesses, sa vulnérabilité. S'accepter pour ensuite entrer en rapport avec soi-même et les autres de telle façon que, pour citer Rilke, « je vois un arbre au dehors et il grandit en moi ».  
Dépassant son propre cheminement, l'auteur a interrogé plus de 500 étudiants et étudiantes âgés de 20 à 35 ans, leur demandant de creuser

leur mémoire à la recherche de souvenirs intimes. La multitude d'expériences relatées dans le cadre de cet exercice lui a presque valu une anthologie de l'intimité ! Ce qui lui fait dire aujourd'hui que ce sentiment loge non dans le désir mais dans son comblement où, dans un état de quiétude et d'accueil, l'être se laisse rejoindre et pénétrer par ce qui commence de fragile et de profondément simple. Bien. Mais, l'intimité peut-elle se vivre collectivement ?  
« Non, il serait très utopique de seulement y songer et personne ne doit s'attendre à ce que les habitants de cette planète se rendent collectivement complices de leur propre bien-être au point de laisser tomber la compétition et cette envie de réussite sociale qui pousse tout le monde et son père à protéger son territoire. Cependant, malgré cette impression de tous les humains aux prises avec un système économique qui les dépouille de leur vie intérieure, je demeure convaincu que dans le secret de sa maison chacun tente d'échapper à cet impératif en laissant la vie affective prendre le dessus. Et quand on y réussit, cela devient un acte de subversion ! Lorsque je vis l'intime, j'échappe au temps, hors de la chronologie des événements et de la nécessité d'atteindre des objectifs.



Denis Pelletier

L'intimité demeure le bien le plus universel à partager et n'appartient à aucune classe sociale en particulier. Certaines personnes cependant se montrent davantage prédisposées que d'autres à une vie plus ressentie, plus sensuelle, plus voluptueuse. L'intimité, ce n'est pas ailleurs ni dans un autre monde mais ici et maintenant, et j'espère qu'après avoir lu mon livre le lecteur saura mieux

nommer ces îles en lui, ces petits moments furtifs de la vie qui lui confèrent son sens premier.  
« Pour accéder à l'île, cesser de s'identifier au moi logique, au moi raisonnable, au moi qui contrôle l'environnement, qui prend décision sur décision, qui sait tout d'avance et fait tout sauf le rien. Juste forcer un peu les choses pour bénéficier d'un peu plus de temps. Et dériver ».

## Les vertus d'un premier recueil

**LIGNES DE NUIT**,  
Gérald Gaudet,  
l'Hexagone, 80 pages.  
**JUSQU'À LA MOELLE DES FIEVRES**,  
Clarisse Tremblay,  
Écrits des Forges, 51 pages.  
**AMÉRIQUE INTÉRIEURE**,  
Alain Blanchet,  
VLB éditeur, 70 pages.  
**ROCK DESPERADO**,  
Jean Perron,  
Écrits des Forges, 57 pages.  
**LE PRIX DU LAIT**,  
François Tourigny,  
Les Herbes rouges, n° 150,  
23 pages.  
**JOURNAL D'UN AUTRE**,  
Bernard Gilbert,  
NBJ, coll. « Auteur/e », n° 186,  
30 pages.

**JEAN ROYER**

COMMENÇONS par les défauts. Un nouveau poète, tout en cherchant à imposer sa voix, se nourrit des tics de son époque, trop souvent, et ne se méfie pas assez de ses maladresses, emporté surtout par le rythme et la couleur de son propos. Cela nous donne, comme dans ces six premiers recueils, des pages qui sont des redites, des écritures qui se gavent de mots abstraits, d'adjectifs, de formes passives et de verbes à l'infinifit.

Cependant, à travers ces recueils et plaquettes se dessine une mode de la poésie d'aujourd'hui : celle de l'aveu et du journal intime, celle de la confiance, sentimentale ou provocatrice. On y reconnaît aussi des nouveaux poètes qui se révèlent, dès leur premier livre, d'excellents techniciens de l'écriture. Ils ont lu, ils se sont émus, ils ont écrit !

Chez Gérald Gaudet, nous voici dans les « zones du tendre » où sont évoqués les secrets et les sentiments d'un quotidien inavoué. Ici, le poète se défend de la passion, avec parfois beaucoup trop de mots abstraits mais toujours une sensibilité à fleur de peau qui s'exprime dans un éloge de la féminité. « Le détachement sera ma tendresse exacte », conclut le poète, à la fin de son livre émouvant de tendresse, justement. Une voix vraiment nouvelle et une façon personnelle d'entrer en poésie.

Autre recueil étonnant, celui de Clarisse Tremblay, finaliste au prix Émile-Nelligan 1986, prolifère d'images du quotidien. Il y a dans son écriture une accumulation de détails surréalistes, comme pour faire éclater le langage. Une fois élaguée, cette poésie laissera entendre une voix qu'on devine déjà dans ce premier livre.

Pour leur part, Alain Blanchet (autre finaliste du prix Nelligan) et Jean



Photo Alain Lalramboise/L'Hexagone  
Gérald Gaudet.

Perron se révèlent d'excellents techniciens mais leur propos n'est pas nouveau ni très personnel. La poésie « western » de Blanchet est, en fait, de la prose réaliste bien découpée, et la poésie rock de Perron est une copie conforme de celle de Lucien Francoeur et cie.

Quant à François Tourigny, il se situe dans le courant hyperréaliste et provocateur jusque dans la boue quotidienne. Si son livre, *Le Prix du lait*, nous laisse l'impression d'un « déjà-lu » dans la manière (on pense à ce « tains de ses aînés aux Herbes rouges » et si la provocation n'a pas trop d'effet sur le lecteur de 1987, il faut cependant retenir la justesse et l'ampleur de cette voix nouvelle. Lisez, par exemple, les dernières lignes du livre : « Je voudrais tout savoir du cancer/Rien que pour lui plaire./ Me pratiquer sur le sien./ À une distance raisonnable./ Sans lui en révéler l'existence ».

Moins intéressante, peut-être, est la plaquette de Bernard Gilbert, *Journal d'un autre*, où se lit le maniérisme de toute une génération. L'auteur maîtrise les tics d'une certaine écriture et son journal, nourri d'affirmations à l'infinifit sur l'angoisse et le désir de vivre le quotidien, ne réussit pas à laisser passer un filet de voix personnelle. Ici, c'est le talent qui manque le moins, mais le propos gagnerait à mûrir et la prose de Gilbert, pour s'envoler, devra dépasser le constat du style des autres.

## Qui dit tendresse dit enfant(s)

**CHERS ENFANTS**  
Christiane Collange  
Fayard, Paris, 1987, 334 pages

**RENÉE ROWAN**

CHRISTIANE COLLANGE reprend une fois de plus le flambeau : « Faites des enfants s'il vous plaît, vous verrez comme c'est bien ».

Elle est la première à reconnaître que ce nouveau plaidoyer qui a pour titre *Chers enfants* est surprenant. « Après avoir prêché la révolte des mères contre ces « machins » quand ils grandissent, après avoir reçu des milliers de lettres de parents, surtout de mères, du monde entier, m'encourageant dans mon réquisitoire anti-post-adolescents, j'ose me mettre à mon clavier pour conseiller aux autres adultes, ceux des générations montantes, non seulement de devenir parents, absolument, mais d'avoir plus d'un enfant, sans doute même plus de deux ».

L'auteure de *Je veux rentrer à la maison, Moi, ta mère*, elle-même mère de quatre garçons, journaliste de carrière, a toujours vu venir les nouveaux courants sociologiques et les expliquer. Journaliste, elle réussit encore une fois à capter l'air du temps : ce « désir d'enfant » qui est celui de bien des femmes actuelles.

Après la génération des femmes de devoir, puis la génération des femmes libres, on voit poindre à l'horizon de l'an 2000 la génération des femmes de tendresse. « Forcément, qui dit tendresse dit enfant et même enfants ».

D'où lui vient ce besoin de prendre encore une fois parti ? De son expérience personnelle. Elle a aimé ses maternités, la famille, ces petits bras comme un collier humain autour du cou.

Les enfants sont un exercice violent et régulier d'une grande efficacité pour ne pas laisser se dessécher

le cœur ! Les enfants fatiguent, attentent à la liberté, coûtent cher, bousculent les habitudes, consomment le temps de vivre de leurs parents et n'ont pas forcément la reconnaissance du ventre et du cœur. Pourtant, affirme avec conviction l'auteure, « je ne connais pas meilleure façon de trouver un sens à sa vie, une raison d'être née, une excuse à la mort ».

Le livre est lucide, il est aussi courageux. Il s'agit d'un plaidoyer, mais pas bébé.

Si l'on faisait un peu plus de marketing de la famille, soutient-elle, on s'apercevrait qu'il faut « vendre » des enfants aux couples qui peuvent en avoir envie, et que cette clientèle est actuellement en pleine mutation. Mais pour cela, il faut des « politiques familiales » suivies d'effets.

À l'abri de ce favoritisme nataliste, les jeunes femmes qui ont fait des études et qui veulent conserver une activité professionnelle quand elles deviennent mère de famille, pourraient s'offrir le « luxe » d'un enfant de

plus, croit-elle.  
Avec un peu de sous, une bonne agence de publicité et des idées claires, on arrive à faire faire aux gens des tas de choses qui semblaient indispensables quelques années auparavant, constate Christiane Collange.  
Son dernier livre-enquête est empreint de bonne humeur, de générosité. Cette grande boîte de tendresse qui réchauffe est un encouragement pour toutes celles et ceux qui auraient envie de mettre un S au mot enfant.

jean royer  
depuis l'amour  
poésie  
70 pages — 11,95\$  
l'hexagone / la table rase

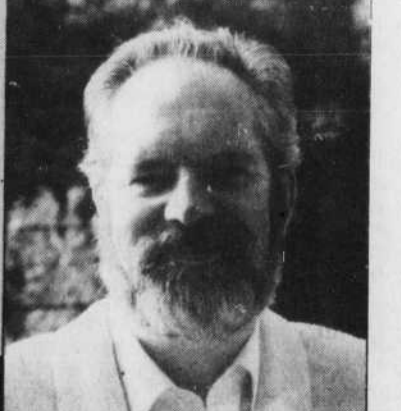
## JEAN ROYER / DEPUIS L'AMOUR

- Une révélation!
- La nouvelle poétique amoureuse!
- Le plus grand poème d'amour contemporain!

l'HEXAGONE

POÉSIE

DIFFUSION: QUÉBEC LIVRES



# POINTS Roman

Michel Braudeau  
*Naissance d'une passion* 6,95\$ / 9,50\$

Dominique Garnier  
*La femme publique*

Italo Calvino  
*Palomar*

Patrick Besson  
*Dara*

Pascal Bruckner  
*Parias*

Patrick Grainville  
*Le paradis des orages*

Rose Vincent  
*Le Soleil et la roue* 6,95\$ / 9,50\$

William Boyd  
*Comme neige au soleil* 7,95\$ / 6,95\$

# SEUIL

### DIAPORAMA

système de création d'images électroniques

1,110,073

IBM PC 256K

2 lecteurs de disques  
2 écrans (monochrome et couleur)

399,99\$

LOGIDISQUE inc.  
C.P. 485, Succ. Place d'Armes  
Montréal (Québec) H2Y 3H3  
(514) 842-5221 — 1-800-361-7633

# JEAN-PIERRE MONNIER

Cet autre «promeneur solitaire»

JEAN ROYER

ESSAYISTE et romancier, Jean-Pierre Monnier est un des écrivains importants de la Suisse romande. Il a mérité le prix Canada-Suisse pour un essai remarquable, *Écrire en Suisse romande entre le ciel et la nuit* (aux éditions Castella). Il vient aussi de faire paraître un nouveau roman, *Ces vols qui n'ont pas fui* (Bernard Campiche, éditeur), qui ressemble étrangement à sa propre histoire : celle d'un parent âgé (Monnier a eu, à 59 ans, un fils qu'il n'attendait plus) et, à l'approche de la vieillesse et de la mort, il s'est mis à l'écoute de la musique des êtres et de la fidélité des choses.

Après une dizaine de livres, dont trois premiers romans parus chez Plon, à Paris, dans les années 50, l'œuvre de Monnier n'est pas très connue en dehors de la Suisse. Sa gloire ne passe pas par Paris. D'ailleurs, connaît-on la littérature de Suisse romande, quand Paris ne l'assimile pas ? Ramuz n'est même pas encore entré dans La Pléiade. Albert Cohen, qui a été fonctionnaire international, lui, a eu plus de chance. On parle beaucoup de lui aujourd'hui, mais sauc-on qu'il n'est à Genève ?

Alors, quelle est-elle, cette littérature de Suisse romande ? On la confond trop souvent avec celle de France. Elle possède pourtant ses caractéristiques et ses voix. Il suffit de se rappeler quelques noms : Jean-Jacques Rousseau, bien sûr, puis Amiel, Benjamin Constant et Mme de Staël. Plus près de nous, il y a les romanciers Alexandre Voisard, Robert Pinget, Jacques Chessex et Jean-Luc Benoziglio qui, avec Cohen, sont presque tous connus sur la place de Paris. On a lu aussi quelques poètes, principalement Gustave Roud et Philippe Jaccottet, Chappaz, Pierrette Micheloud et Jean-Pierre Chappuis. Ajoutons, enfin, les noms d'essayistes nés en Suisse romande mais

ayant publié surtout en France : Albert Béguin et Starobinski.

On pourrait allonger ce catalogue, car la littérature de Suisse romande est bien vivante. Le prix Canada-Suisse est au moins l'occasion de découvrir un écrivain remarquable en Jean-Pierre Monnier.

Né en 1921, Jurassien des vallées du Sud, Monnier est d'ascendance paysanne et horlogère. Il passe une enfance heureuse à Tramelan puis il enseigne à Neufchâtel et fait des tournées de conférences non seulement en Suisse mais aussi en Grande-Bretagne, en Irlande et au Canada. Il vit aujourd'hui à Epautheyres, près d'Yverdon.

Jean-Pierre Monnier se situe dans la tradition de Ramuz, qui souhaitait qu'on le considère poète, même dans ses romans. Il voudrait que ses livres soient lus dans l'optique d'une reconnaissance de soi et que toute réflexion à leur sujet se fasse dans la perspective, non des courants de l'Histoire, mais d'une destinée qui est commune à tous les hommes, et cela, essentiellement parce que la mort ne cesse d'inciter à vivre.

Une obsession marque l'univers des romans : la rencontre de l'autre. « C'est une tradition littéraire de Suisse romande, me dit-il, que ce thème de la difficulté de la rencontre de l'autre, de ce besoin de l'autre qui n'est jamais tout à fait satisfait. » Une autre idée traverse l'œuvre de Monnier : celle de la mort. « Elle m'apparaît peut-être mieux dominée et vécue de plus en plus sereinement. »

Le titre de son plus récent roman, *Ces vols qui n'ont pas fui*, est emprunté à Mallarmé. « Il s'agit des vols qu'on prétend entreprendre à 20 ans, et qu'on ne fait jamais. À 50 ou 60 ans, on se rend compte qu'on a plutôt volé assez bas et qu'il a fallu redescendre. Il n'y a pas de vol qui fuit, pour un être humain. Il faut s'accommoder de ses descentes et en faire quelque chose. Vers une conscience

plus grande de la destinée. Je crois à la destinée beaucoup plus qu'à la "condition" humaine. C'est la destinée d'un être qui me passionne. Voir une très vieille dame ou un très vieux monsieur avec un enfant, c'est une scène qui m'émeut beaucoup. On y voit vraiment les deux pôles de la vie. La destinée m'intrigue plus que les courants de l'histoire. »

« D'ailleurs, tout le monde a une histoire. Et les histoires des gens, elles se ressemblent toutes. Il suffit d'ouvrir un poste de télévision et de tomber sur un feuilleton. Mais la vie n'est pas un feuilleton. Elle devrait plutôt être l'approfondissement d'un vécu. Avec ses moments d'exaltation compensés par ses moments de désespoir, de doute et de désarroi. Tout cela finit par faire la vie, c'est-à-dire une expérience de la vie. C'est ce qui a enrichi l'être quand il a encore la chance de se maintenir physiquement en bonne santé. Car la douleur physique est une chose atroce, une malédiction qui pèse sur l'être et l'empêche de se donner à l'essentiel. »

« Quant à la pleine joie de vivre, elle arrive dans la rencontre heureuse avec les êtres et les choses. De plus en plus me frappe cette extra ordinaire fidélité que les choses vous gardent. Chaque matin, le soleil et tout ce qui se vit au rythme de la saison. Cette fidélité des choses est aujourd'hui menacée par les hommes. Je ne le dis pas en écologiste mais en écrivain qui veut essayer de comprendre à quel point le monde est beau. C'est un privilège de le retrouver chaque matin ou de le vivre même de façon nocturne. »

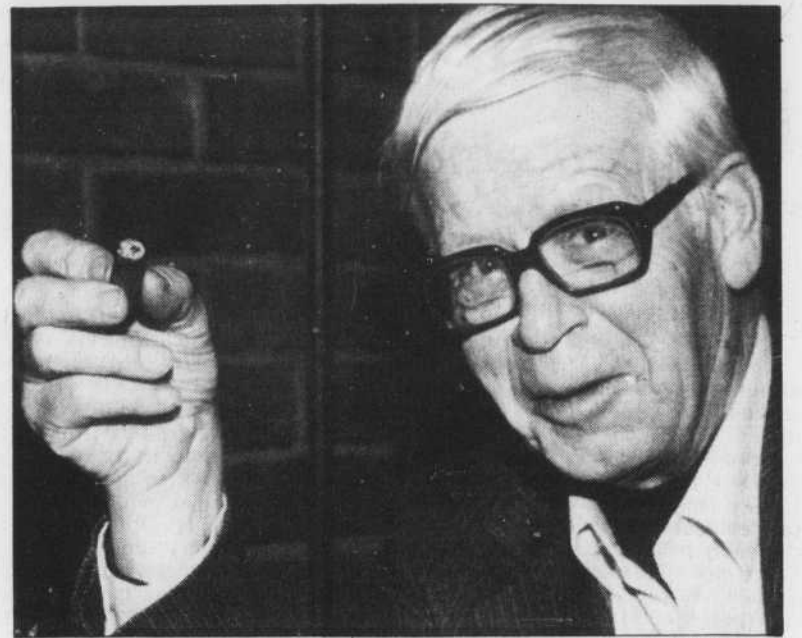
Jean-Pierre Monnier en arrive alors à cette attitude traditionnelle de l'écrivain de la Suisse romande depuis Rousseau, celle du « promeneur solitaire ». Il cite en exemple le poète Gustave Roud, mort il y a 10 ans, qui a beaucoup marché sur les routes la nuit et qui a tiré de ses rêveries des proses très belles. Ce « promeneur solitaire », c'est aussi

Chappaz, qui se trouvait du côté du Groenland l'été dernier, qui est allé au Tibet, qui a marché les montagnes de son Valais natal et passé à pieds ou à skis les cols qui mènent en Italie ou en France.

« Le promeneur solitaire est celui qui interroge les choses, dit Monnier. Il a besoin de la leçon que donne la nature, comme le dit le titre d'un des recueils de Jaccottet. En Suisse romande, on a affaire, à part quelques écrivains comme Jacques Chessex, à des hommes qui n'entrent pas en littérature avec une volonté critique et qui, au contraire, cherchent l'accueil et l'accord. Quand ce moment est trouvé, cela donne des pages de prose ou de vers admirables. »

Dans ce pays d'un million et demi d'habitants dispersés en divers cantons où se parlent quatre langues et plusieurs dialectes, la littérature reste très compartimentée. Celle qui s'écrit en français dans la Suisse romande appartient aux cantons de Genève, Vaud, Neuchâtel et Jura ainsi qu'aux territoires de Berne, Fribourg et Valais où une partie de la population parle allemand. Cette littérature fait partie d'une histoire et d'une géographie complexes qui ne l'ont pas empêchée de posséder ses caractéristiques et ses constantes. En fait, cette littérature ressemble à l'image qu'on a de la Suisse : elle recherche l'accord des hommes avec la nature. Elle est aussi très introspective, fondée sur l'analyse de sentiments : cela lui vient de la tradition du protestantisme. Cette littérature cherche à coïncider avec les plus profondes interrogations qu'on a sur soi et sur le monde.

Jean-Pierre Monnier, comme beaucoup d'écrivains suisses, comme Monique Saint-Hélière, par exemple, est beaucoup attaché à son petit pays, à ce Jura des vallées du Sud qui lui a été donné par le sang depuis 15 ou 20 générations. C'est pourquoi, de plus en plus, il croit à ce



Jean-Pierre Monnier : dans la tradition de Ramuz.

« savoir par coeur » dont parle Heidegger, « à des dictées qui viennent de loin, des images, non des idées, et qui, se réimprimant aujourd'hui, pour des lecteurs de 1980, expriment aussi et encore quelque chose d'un passé qui était plus riche en vies singulières qu'en bénéfices et gains de toutes sortes aux tableaux de nos kermesses. »

« L'immémorial est de tous les jours, de tous les rêves et de toutes les pensées, dit l'écrivain. Il nous entretient, il affûte nos attentes, nos restes de passion, il exerce nos attentions, il nous apprend la patience et, quand il se montre plus explicitement, il oblige à écouter. L'immémorial, c'est ce qu'on porte en soi. La mémoire du coeur selon Heidegger, c'est aussi la mémoire ancestrale dont parle Jung. Je suis sûr que nous la portons en nous. Sans le savoir toujours, au moment des grandes émotions, on éprouve les mêmes que celles de nos ancêtres lointains. Mais nous avons en plus un embryon de culture qui nous permet d'aller à l'expression et de pouvoir sortir de soi. »

Voilà comment il faut lire Jean-Pierre Monnier, cet autre « prome-

neur solitaire », quand on ouvre son dernier essai, *Écrire en Suisse romande entre le ciel et la nuit*, et qu'on arrive à cette belle page que je vous laisse en guise de conclusion de notre entretien :

« Il faut revenir au vivant qui est en soi. On n'a d'histoire que de son sang, on n'apprend à parler (on ne réapprend) que de son lieu, et c'est là qu'est tout le patrimoine : dans un langage à la fois du lieu et du sang. L'étréité apparente d'un bourg ou d'une vallée ne devrait jamais nous empêcher, et si nos voix sont l'expression de la race dont nous sommes faits, la modicité de nos moyens devrait plutôt nous rassurer que nous gêner. D'ailleurs, le peu d'humilité qui reste en nous a plus de prix que l'idéalisme effarant de ceux qui déjà programment les jeux du siècle à venir. »

« Les lois de la nature, les conditions de l'être, la reconnaissance de nos besoins premiers et l'usage d'une langue appropriée à ces lois, ces conditions, ces besoins, tous ces fondements qui sont à retrouver nous mèneront peut-être à la redécouverte de notre place dans une continuité sans rupture. »

## Le romancier est un «fatalogue», disait Doderer

UN MEURTRE QUE TOUT LE MONDE COMMET  
Heimito von Doderer  
Traduit de l'allemand par Pierre Dehusses  
Rivages, 1986, 381 pages

LETTRES ALLEMANDES

DIANE-MONIQUE DAVIAU

LES LIVRES de Doderer sont traversés et en grande partie supportés par une mélancolie douce mais tenace, celle d'une énigme impossible à résoudre. C'est sûrement ce qui leur donne cette étrange beauté un peu douloureuse capable de toucher encore aujourd'hui des lecteurs vivant par ailleurs à une époque et dans un univers très différents de ceux décrits par Heimito von Dode-

rer. Paru en Allemagne en 1938, *Un meurtre que tout le monde commet* est le premier roman important de Doderer. Depuis la parution en français du roman *Les Démons*, un an avant la mort de l'auteur (à Vienne, sa ville natale) en 1966, aucun autre livre de Doderer n'avait été traduit.

Près d'un demi-siècle après sa parution en allemand, voici donc la traduction française d'un livre qui tient à la fois du roman d'éducation et du roman d'initiation, tout en contenant les éléments d'une enquête policière : dans l'Allemagne des années 20, le jeune Conrad Castiletz, fils d'industriel, passe de l'enfance au monde adulte sans trop de difficulté, choyé et protégé. Mais, une fois confortablement installé dans l'âge adulte, le mariage et l'emploi rêvé, voilà que doucement la vie se complique un peu. Après la mort de la mère et bientôt celle du père, la

mort, survenue plusieurs années auparavant, de la sœur de sa femme prend de plus en plus de place dans l'existence de Conrad. Le fantôme de Louison devient obsédant et l'énigme entourant la mort de cette jeune fille ne laisse plus de répit à Conrad qui, avec acharnement, tentera d'élucider ces « ellipses de la vie » qu'on retrouve partout dans l'œuvre de Doderer. Sur les traces du meurtrier possible, Conrad découvre avec stupeur qu'il a lui-même, par son étourderie, contribué au meurtre de celle qui serait devenue sa belle-sœur (ou sa femme ?). Leurs destins se sont croisés.

Comme toujours, chez Doderer, le destin n'a rien à voir avec le hasard. Ce n'est pas non plus quelque chose qu'on peut rejeter à sa guise ou ignorer, bien au contraire : il faut atteindre intérieurement un accord total avec le destin « extérieur », l'incor-

porer, l'accepter. Il faut penser en accord avec la vie et non pas chercher à rendre la vie conforme à la pensée. Ce que Conrad découvre sur lui-même et la liberté intérieure qu'il gagne ainsi par une plus grande connaissance de soi lui font apparaître comme impossible de poursuivre sa vie dans la direction qu'il avait choisie ou cru choisir. Un malheur mettra donc fin à son existence.

Atteindre et « sauver » la réalité, dire son mystère pour le préserver, voilà autour de quoi tournent tous les livres de Doderer. C'est en élucidant les « ellipses de la vie » que les héros de Doderer parviennent à leur humanisation. Par des détours, donc.

Doderer est un fin observateur de la réalité et des êtres confrontés à cette réalité. Son œuvre rassemble et offre généreusement tous ces éléments qu'on disait autrefois « romanesques » : secrets intimes, passions

dévorantes, découverte des êtres et du monde, élans du coeur et mouvements sociaux, tout, dans les romans de Doderer, contribue à l'ac-tualité d'une histoire qu'il oppose au totalitarisme de l'Histoire et par laquelle il refuse chaque fois l'enfermement et cherche à résoudre l'énigme contenue dans le réel, énigme dont on ne se rapproche que par la connaissance de soi mais qui reste finalement toujours irrésolue.

*Un meurtre que tout le monde commet*, vaste roman policier psychologique, est l'œuvre d'un écrivain possédant un grand talent pour l'analyse psychologique, l'observation, la description de caractères.

Pour Doderer, cependant, toutes ces observations et ces réflexions devaient être « sans orientation, sans finalité ». Dans ce qu'il appelait le « roman total » ou « roman muet » auquel il aspirait, rien ne devait tendre

à rectifier la vie ; il s'agissait plutôt de « la suivre dans ses méandres », d'observer la réalité « sans la moindre intervention du sujet ». « Essentiellement, disait-il, le romancier n'est pas psychologue, mais bien plutôt fatalogue. »

Quelques mois avant sa mort, Doderer déclarait : « Ma vie est une boîte dans laquelle j'étais enfermé et d'où je me suis sorti. » Une trentaine d'années plus tôt, il commençait ainsi son roman sur Conrad Castiletz : « L'enfance, c'est comme un seuil qu'on nous renverse sur la tête. Ce n'est qu'après que l'on découvre ce qu'il y avait dedans. Mais pendant toute une vie, ça vous dégoûte dessus, quels que soient les vêtements ou même les costumes que l'on puisse mettre. L'homme dont on doit rapporter ici la vie [...] pourrait presque fournir la preuve que l'on n'arrive jamais à se laver du contenu de ce fameux seuil. »

## Le dernier des puritains

LA SARABANDE DE FISHER  
Todd McEwen  
Traduit par Jean-Pierre Carasso,  
Seuil, 254 pages

LETTRES AMÉRICAINES

MONIQUE LA RUE

EN 1985, le grand naturaliste américain H.-D. Thoreau vécut pendant deux ans en ermite sur la propriété de son ami Emerson, à Walden, en Nouvelle-Angleterre. Il observa de si près la nature qu'il devint capable de communiquer avec les oiseaux. Il relate sa propre expérience dans un ouvrage intitulé *Walden*.

C'est aussi à Walden, incidemment

devenu réserve écologique, que commencent les éthyliques tribulations de Fisher. « J'entendis qu'on tapotait rapidement sous la glace. C'était Thoreau. Sa barbe était pleine de poissons morts. » Le « Génie détrempé de l'Amérique » tend à Fisher une pancarte : « Allez chercher M. Emerson ! » Il indique la direction de sa ville natale, Concord, premier champ de bataille de la guerre d'Indépendance, lieu où reposent côte à côte Thoreau et Emerson.

L'esprit des philosophes, qui ont pensé l'Amérique potentielle et idéale, préside ainsi au premier roman de cet auteur de moins de 30 ans. Le cauchemar moral, dont hérite le jeune Américain, est ironiquement confronté à l'utopie des austères fondateurs.

Voulant chercher du secours pour Thoreau, Fisher glisse et se fend la tête sur la glace gelée de la rivière. « Un type de Harvard » le ramène chez lui, à Boston. À partir de ce moment, Fisher parle à la troisième personne.

En raison sans doute des « sept étapes de l'ébriété » que franchira allégrement le personnage, l'auteur fêle ses phrases de majuscules incongrues qui rappellent constamment l'état du crâne de Fisher. L'anglais original transparait dans les français nécessairement bizarres de la traduction. On se demande au début dans quelle langue on se trouve. Mais la force et le débit du délire réussissent à noyer cette impression. La grande cohérence de cette écriture réside toute entière dans l'irréductible individualité de Fisher.

Portant un pansement que tous voient et que lui ne daigne pas regarder dans un miroir, Fisher se rend à son travail. À l'Institut de la Science, il est chargé du rapport mensuel des quantités de matériaux radioactifs utilisés par son patron. Il quittera ce douteux emploi après avoir mis le feu à un livre de la bibliothèque, s'être fait aspergé par les pompiers de service, découvrir nu dans son bureau où il fait sécher ses vêtements, dans une séquence du plus haut comique.

Thoreau, Emerson fondèrent le

Transcendantalisme. Fisher, qui se débarrasse de tous ses biens sauf de son violon et des « Trois Stylos Essentiels », est un « minimaliste » échoé par la boulimie d'objets qui atteint les Bostoniens en cette semaine de Noël. Les deux écrivains ont participé à la phalanstère de Brook Farm : Fisher fréquentera « l'horticolie », une caricature communautaire macrobiotique.

Les lecteurs québécois n'auront aucune peine à entrer dans sa paranoïa météorologique. « Boston repose au fond d'une gigantesque cuvette de cabinet », au-dessus de laquelle un grand « Cul » excrète ses « flatulences glaciales ». Les pluies acides de « l'Être » tombent aussi sur nos bois.

Pourriture écologique, froid entropique, décadence urbaine : on aura compris que le regard sarcastique du lucide rejeton des Puritains est celui, plutôt connu, d'un enfant de la fin du deuxième millénaire. Mais dénué de la nostalgie de ses aînés « baby-boomers », et sauvé du cliché écologique par l'habileté à éviter le piège du sérieux, Fisher n'a pas le temps de penser.

Amateur de Guinness et d'authentiques pubs irlandais, empiétré dans les rixes et les mésaventures sexuelles, sollicité puis trahi par des femmes aux fantasmes menaçants, il obéit au mot d'ordre de ses maîtres :

« Go alone ». Il agit !

Peu après son expérience à Walden, Thoreau a écrit *La Désobéissance civile*. Fisher, lui, rencontre Frank de l'Oregon, clochard auteur d'un incohérent manifeste bourré de fautes d'orthographe. C'est le texte galvanisant de ce dérisoire Diogène que Fisher lira à la foule de marginaux rassemblée à Quincey Market. Le berceau des États-Unis, avec ses restaurants rénovés qui « croulent sous les plantes avec des garçons homosexuels assortis dans leur joli petit tablier rouge », est le symbole même de la trahison de l'esprit américain. Une autre émeute urbaine, on

s'en souvient, y fut tramée, à la suite de quoi on jeta à la mer de fameux cargaisons de thé anglais.

Avant réellement, sans y croire, les braises de la tradition insurrectionnelle, et répondu à l'appel muet de Thoreau, Fisher fuit vers la mer. Fidèle à la Stout Guinness, il se réfugie dans une maison hantée qui rappelle ses mânes celtiques. Ainsi, ce roman hilarant accomplit les graves vers d'Emerson de l'épigraphie finale : « ... chaque habitant de la Baie porte Boston dans son coeur, jusqu'à ce que sur la ville déferle l'océan bleu... »

## Qu'en thermes élégants...

ÉVIAN, Vichy, Spa, Baden bien sûr, mais Caledonia Springs ? Il existait, quelque part entre Montréal et Ottawa, une station thermale fort connue au siècle dernier, et c'est ce dont Michel Prévost nous entretient dans un dernier ouvrage des éditions Asticou.

La collection « Les hiers » en est à son cinquième livre, et celui de Michel Prévost s'intitule « Gloire et déclin de la plus importante ville d'eaux du Canada (1835-1935) ». Avec un titre pareil, on a deviné qu'il s'agit sûrement d'une thèse de doctorat, et pourtant l'ouvrage, fort bien documenté, se lit avec le plus haut intérêt et la plus grande facilité.

Les éditions Asticou sont là fidèles à leur promesse : faire revivre des événements historiques méconnus. Petite histoire ? Non pas, c'est la grande qui n'a guère plus de sens, et surtout dans ce pays, lorsqu'elle refuse de reconnaître que le Canada

n'est pas l'aboutissement de vastes conquêtes, mais la somme de toutes ses fascinantes communautés humaines.

TOUS LES DIMANCHES  
20% SUR TOUS LES FORMATS DE POCHES  
SUR NOS 10 BEST-SELLERS DE LA SEMAINE

flammarion st-denis

dimanche ouvert de 12 h à 18 h

4380 St-Denis près de Marie-Anne 284-3688

Faut LE DEVOIR pour le croire!

MARILYN FRENCH \*\*\*\*\*  
L'HISTOIRE UNIVERSELLE DE LA FEMME

MARILYN FRENCH  
LA FASCINATION DU POUVOIR  
ACROPOLE

En vente chez votre libraire

LE FEUILLETON

En plus de trois cents pages, le «cinéma» de guerre de Sagan

UN SANG D'AQUARELLE  
Françoise Sagan  
Paris, Gallimard, 1987, 317 pages.

LISETTE MORIN

« À FRANÇOISE VERNY, avec mon admiration, ma gratitude et mon affection. » Cet hommage rendu, en dédicace, à celle qu'on a surnommée « la plus formidable mamma de l'édition » est indiscutablement mérité. Cette même Françoise Verny, racontait, en août dernier (*L'événement du jeudi*) qu'elle « travaillait » avec Françoise Sagan. « Voilà quelqu'un qui justifie admirablement notre métier (celui d'éditeur, évidemment). Françoise a toutes les qualités, toutes les facilités et une grâce naturelle, précisait Verny. Mais elle a besoin d'une lectrice qui l'accompagne dans son roman, qui la lise au fur et à mesure, qui discute avec elle, qui la rassure et la pousse en même temps à aller plus loin. (...) Récemment, elle a eu un mot très joli : « Tu sais, m'a-t-elle dit, je découvre que l'écriture est devenue pour moi un métier ».

Pour avoir lu le « dernier devoir d'écriture » de Sagan, je peux dire qu'il est à la fois semblable et fort différent des précédents. Cet épisode imaginaire d'une Occupation vécue

par un homme de cinéma comme tous les cinéastes les imaginaient, vers les années quarante : ascendance russe, du côté de la mère, allemande du côté du père, carrière hollywoodienne en dents de scie, revenu vivre et travailler chez les Nazis, sous la « protection » de Goebels, on n'y croit pas beaucoup, au premier chapitre du roman. Mais, dès l'apparition des autres personnages, de Romano, le gitan que Constantin von Meck — c'est lui, le quinquagénaire attachant qui est le héros « de guerre » de Sagan — protège, et aimera jusqu'à lui donner la mort (!), de Wanda, une star éblouissante, à la Garbo ou à la Bergman, de Babou Bragance, riche hôte d'un Salon très parisien, même et surtout lorsqu'il se transporte en Provence, Sagan montre bien ce qu'elle est, ce qu'elle continue d'être pour notre bonheur de lectrice. Le jeu de l'amour n'est pas ici celui du hasard. La guerre et ses avatars poursuivent et finiront pas anéantir ce petit monde qui « joue » Stendhal sous le soleil du midi.

Car l'un des « dieux » de Sagan, romancière, plane sur *Un sang d'aquarelle*. On tourne, sous l'Occupation, *La Chartreuse de Parme*, avec une actrice qui est la femme du réalisateur dans le rôle de la Sanseverina, et une petite starlette bien française dans celui de Clélia Conti. Il y a, dans

ce roman, une page très belle sur « la connaissance » stendhalienne, que la romancière met évidemment au compte de Wanda, préférant au beau Fabrice del Dongo le personnage du Comte Mosca qui « prête à la Sanseverina toutes les libertés et les choix esthétiques que les hommes refusent encore aux femmes ». À Constantin, qui s'étonne, et lui demande « Depuis quand réfécis-tu à Stendhal ? » son ex-femme répond (et c'est évidemment Sagan que l'on entend) : « Depuis toujours »...

C'est également depuis toujours, ou tout au moins depuis *Bonjour tristesse* que Françoise « pratique » et approfondit ses auteurs favoris : Racine, Proust, Doïstoevski, et Stendhal dont la grande ombre et les personnages hantent toute la partie centrale d'*Un sang d'aquarelle*. (À propos, c'est à la page 196, que l'auteur consent à justifier son titre. Constantin, son héros quinquagénaire, séducteur sur le déclin, avoue à sa femme, en gémissant : « Wanda, Wanda, tu as raison de ne pas vouloir de moi, je suis un crétin; je n'ai pas de sang dans les veines, ou j'ai du sang dilué, dilué d'eau : j'ai un sang d'aquarelle. »)

Comme toujours, avec Sagan, il ne faut pas se laisser abuser par la légèreté apparente des personnages. Ces comédiens, ces apatrides qui ac-

ceptent de tourner des films sous la coupe des Officiers nazis, qui semblent s'accommoder des tortionnaires SS, du génocide des Juifs, se révèlent, dans les dernières pages du roman, dramatiques à souhait, des héros authentiques. Sagan conduit son récit avec maîtrise et les rebondissements de ce qui semblait, au début, une autre des pochades douce-amères de l'auteur, en font un tableau presque goyesque... On a toujours peur des grands mots, avec cette romancière qui les a en horreur. Il faut néanmoins convenir que son dernier roman est une oeuvre de maturité et que son inimitable « petite musique » se transforme en sombres harmoniques.

Dans un épisode tragi-comique, au cours d'une soirée chez Boubou Bragance, dans son bel hôtel particulier du quai d'Anjou, épisode que raconte avec drôlerie Constantin, mais qui aurait pu finir dans le sang, Constantin, donc, évoque l'alternative qu'avaient, confrontés à l'exécution sommaire dont les menace un SS sanguinaire, ces invités si mondains : « Que croyez-vous qu'ils ont fait, capitaine ? demande le bel Allemand désinvolte. Entre le snobisme et l'instinct de conservation, qui croyez-vous qui ait gagné ? Je vous le donne en mille. Ce fut le snobisme ! (...) J'ai toujours su, conclut celui qui raconte l'histoire, que

le snobisme était une passion violente ». Sagan, qui a bien sûr pratiqué l'auteur des *Propos sur le bonheur* reprend ici l'aphorisme de philosophe Alain : « La frivolité est un état violent »...

Avec l'auteur d'*Un sang d'aquarelle*, le quiproquo persiste : est-elle toujours la romancière des beaux quartiers, des noces, du *jet set* ? Ou a-t-elle définitivement tourné la page, fermé la porte des beaux appartements cossus, des bars élégants, des casinos, des belles demeures campagnardes et autres... Châteaux en Suède ? Lors même qu'elle choisit une époque difficile, écrit-elle vraiment une chronique des saisons amères ou un *remake* — c'est un terme qui convient à propos de ses derniers héros de cinéma — de sa pièce *Les violons parfois*... ? Ces « violons » repassent, d'ailleurs, dans *Un sang d'aquarelle*, transformés en film rose bonbon tourné par Constantin sous la férule de Goebels.

Les lecteurs « sérieux » en doute- ront toujours... Mais Sagan est un grand écrivain. Sa langue, de plus en plus et de mieux affirmée... jusque dans sa passion bien contrôlée des temps du subjonctif, n'est pas le dernier des grands atouts de son dernier et beau roman. Lisez-le, lecteurs et lectrices de peu de foi... Peut-être serez-vous, finalement, de mon avis.



Françoise Sagan. Photo M. Rougemont

Trente pages de trop...

LES ANNÉES SAUVAGES

Jean Carrière  
Robert-Laffont/Jean Pauvert,  
Paris, 1986

ALICE PARIZEAU

PAR DÉFINITION l'art est subjectif. Certes, parfois, pour se plier au goût du jour, par snobisme ou par lassitude, on accepte de se ranger à l'avis des autres, mais cela ne tire pas à conséquence. Dans le silence et la solitude on aime, ou on n'aime pas ! Le métier de critique littéraire est fort ingrat à cet égard. Lui, est obligé d'évaluer, de justifier et d'expliquer, de blesser à l'occasion ces écorchés vifs que sont les romanciers tout en sachant qu'en fin de compte les lecteurs demeurent seuls juges. En fait, à défaut de publicité comparable à celle du cinéma, il at-

tire l'attention sur un livre et donne le goût de le découvrir ou encore l'enterrer définitivement sous son mépris. Je vous avoue que, de ces deux options, je préfère toujours la première puisque je sais que le lecteur n'est pas une victime captive et a toujours la liberté de choix.

C'est selon cette philosophie que je viens de lire *Les Années sauvages* de Jean Carrière, publié chez Laffont/J.J. Pauvert. Autant vous signaler dès le départ que Jean Carrière a obtenu le prix Goncourt en 1972 et que c'est là une sorte de bouclier protecteur contre des exigences éternelles visant à « commercialiser » la trame de l'intrigue. Donc ce qu'on peut passer sous silence dans le cas d'un romancier moins favorisé, ne saurait s'appliquer dans son cas. Mais revenons à son dernier roman...

Une fin de semaine, la chaleur, le Maroc, la plage, la mer et dans ce décor à peine esquissé un homme seul qui poursuit le fil de ses réflexions. C'est un voyage intérieur, fort bien raconté dans un style qui n'est pas sans rappeler chez nous celui de Jean Éthier-Blais. D'une page à l'autre se précise une vision du monde, une philosophie, une poignante image de solitude au bout de laquelle il n'y a que l'absurdité de la mort. L'action, les événements, se précipitent. Un télégramme, la vieille mère qui vient de mourir au loin, dans le village de Saint-Just et le mécanisme se déclenche. Ce sont des remords en premier lieu, puis le besoin de retourner en arrière, de retrouver son passé dont le principal témoin, la mère, n'est plus. Et parce qu'il est trop tard pour l'entendre et la voir, ne serait-ce qu'une dernière fois,

l'homme décide d'entreprendre le voyage dans le passé qu'il tenait tant à oublier.

Jean Mouraille se souvient alors de la guerre et de l'occupation en France, mais surtout des personnages de son enfance. La grand-mère venue de l'Amérique, le grand-père fantasiste, le père, Italien d'origine, musicien de talent et la mère dont on étouffe les dons parce qu'elle est femme et n'a pas le droit d'avoir une carrière. Les symboles sont transparents !

Dans ce dernier roman de Jean Carrière, comme dans celui d'Yves Berger, de parution plus récente encore, l'Amérique, vue du côté français a de ces séductions politiquement inavouables, puisqu'il est de mise de la critiquer, comme on le fait toujours quand il s'agit d'une tante trop riche dont on convoite l'héritage. Bref, Jean Mouraille, le héros, vit une fois de plus « les années sauvages », dévoile le fil de son passé, l'horreur et l'humiliation de la clandestinité, mais aussi les mystères de cette famille de « métèques » qui est la sienne.

Tout y passe, y compris Olga, la Russe, qui avait veillé sur sa mère au cours de ses dernières années, avec sa philosophie très slave, le notaire qui ouvrira le testament surprenant et, en bout de piste, la vieille maison perdue dans les bois où Jean

avait vécu son enfance sous la menace de la Gestapo. De belles pages à lire avec plaisir, ne serait-ce qu'en raison d'un style et de cette philosophie chrétienne sous-jacente, dominée par la pudeur.

Et, comme dans les contes de fées, Hélène qui fait une chute de cheval entre de plain-pied dans l'existence solitaire de Jean Mouraille qui a beau répéter qu'à cinquante ans passés il est toujours jeune de corps et de cœur, on le croit à moitié et on doute. Comment admettre, en effet, que cet homme n'ait jamais dit auparavant à aucune femme du monde ce « je t'aime » si galvaudé dans les alcôves, les draps froissés et les nuits sans sommeil ? C'est beau et c'est trop ! N'empêche que l'histoire d'amour entre Hélène, artiste peintre et Jean qui écrit son premier roman, est tissée avec une merveilleuse délicatesse.

On y découvre une autre façon de dire les choses, des relations à peine suggérées et dominées à un point tel par la tendresse qu'elles se transforment en un acte étrangement pur. Des descriptions pleines de charme, une langue qui séduit et scintille, des réflexions qui transcendent la vulgarité et la violence, puis, soudain, le tournant, la rencontre avec la mère d'Hélène, une chanteuse d'opéra sur le déclin, ses aveux et la découverte...

Consultation téléphonique avec un médecin narquois, l'assurance que l'enfant de Jean et d'Hélène ne sera pas anormal, bien que sa génitrice ait trop aimé autrefois le père de Jean, des mots, trop de mots quotidiens dont le symbolisme ne parvient pas à évacuer le sentiment de malaise. On comprend en chemin que l'aîné du père marque moins à la deuxième génération l'enfant issu d'une relation entre un demi-frère et une demisoeur qui ne sont pas du même lit... En littérature, certes, tout est permis, mais en médecine ce n'est pas tout à fait la même perception des choses.

Ah ! si on pouvait avoir dans les très parisiennes maisons d'édition des lecteurs qui ne soient pas des sociologues prétendus, ou ratés, quel- qu'un quelque part dirait peut-être à Jean Carrière que son héros n'a pas besoin d'inceste pour vivre pleinement dans son très beau roman. Qu'il peut tenir ses lecteurs en haleine sans ces suspens artificiels dont, sont peuplés, à défaut de talent, certains livres à la mode. Certes, selon les goûts d'une prétendue gauche littéraire, l'inceste est *in*, comme l'amour romantique est *out*, en attendant les drames romancés du SIDA, mais ce n'est quand même pas une raison pour gâcher les trente dernières pages d'un bouquin qui en compte trois cent quatre-vingts.

La critique au XXe siècle

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE AU XXe SIÈCLE

Jean-Yves Tadié  
Belfond, « Les dossiers Belfond »,  
Paris, 1987, 317 pages.  
C12

MARIE-ANDRÉE BEAUDET

OUVRANT son 9e chapitre consacré à la poétique, Jean-Yves Tadié rappelle ce mot de Voltaire : « Rien n'est plus aisé de parler d'un ton de maître de choses qu'on ne peut pas exécuter; il y a cent poétiques contre un poème ». La citation aurait pu figurer en épigraphe si Tadié avait entrepris de faire la critique de la critique. Son propos est autre. En décrivant les grandes théories qui ont bouleversé l'approche du phénomène littéraire, il entend proposer aux lecteurs, aux étudiants et aux professeurs des « outils et des méthodes » et les inviter à lire — comme on lit la poésie et la prose — ce genre peu fréquenté qu'est la critique, cette « littérature au second degré dont notre époque a vu l'expansion infinie ».

De quelle critique s'agit-il ? Écartant la critique journalistique et celle des artistes qui mériteraient à elles seules une autre étude, Tadié s'emploie à faire la revue de la critique scientifique, universitaire. La République des lettres a fait place, on le sait, à la République des professeurs. Ici comme ailleurs.

Jean-Yves Tadié est lui-même professeur à l'université de la Sorbonne nouvelle. On lui doit des essais sur le récit poétique et sur le roman d'aventures, mais ce sont surtout ses travaux sur Proust qui l'ont fait connaître.

L'ouvrage qu'il nous présente aujourd'hui chez Belfond comprend dix chapitres, se faisant l'écho d'une méthode, des problématiques qu'elle affronte et des concepts-clés qui la fondent. En fin de parcours, une bibliographie des oeuvres étudiées ainsi qu'un précieux index des noms de critiques et d'écrivains cités vient faciliter la consultation et guider le lecteur désireux d'approfondir sa connaissance d'un auteur ou d'une école critique.

De l'école formaliste russe, née pendant la Première Guerre mondiale, à la critique génétique, Tadié

suit de manière chronologique et méthodique la succession, souvent le chevauchement, de propositions de lecture aussi différentes que celles de Bachelard, Bakhtine ou Greimas. Avec justesse, Tadié rappelle l'apport déterminant de Roman Jakobson dont les écrits « offrent la meilleure synthèse des travaux formalistes ». Oeuvre incontournable, comme celle de Benveniste, elle tiendra lieu de phare au renouveau critique qu'a connu la France dans les années 1960.

Cette revue des grandes théories littéraires de notre temps démontre à quel point l'influence des sciences humaines a été et demeure capitale. Les grandes découvertes de la linguistique, de la psychanalyse et de la sociologie ont largement contribué à sortir la critique littéraire de l'attitude symboliste et subjectiviste du siècle dernier. Elles ont enrichi la vision des théoriciens tout autant, il faut le préciser, que celle des écrivains.

Outre qu'il nous offre une vue synthétique des principaux courants critiques venus tant de l'Europe que de l'Amérique, l'un des mérites de l'ouvrage de Tadié est de mettre en lumière des travaux avec lesquels nous sommes moins familiers, en particulier ceux de Frédéric Gundolf et de Ernst-Robert Curtius, moins connus que leurs compatriotes Auerbach et Spitzer. On lui sait gré aussi de rendre hommage à l'éditeur José Corti qui publia les principaux représentants de « l'École de Genève », spécialisée dans la critique de la conscience : Marcel Raymond, Georges Poulet, Albert Béguin, Jean Rousset, Jean Starobinski. Mais on s'étonne que la théorie du champ littéraire, inspirée des travaux de Pierre Bourdieu, n'ait droit qu'à six lignes. L'intérêt croissant que suscite cette nouvelle sociologie du fait littéraire aurait dû inciter Tadié à lui consacrer plus d'espace, au moins à signaler l'existence de quelques travaux dont ceux de Jacques Dubois et Anna Boschetti.

Mis à part ce raccourci, l'étude de Tadié est menée avec rigueur, minutie et intelligence. Son souci pédagogique évident et une matière souvent complexe n'empêchent pas que cet ouvrage de référence ne se lise comme un roman. Le roman des

idées et des grandes questions que l'existence de la littérature, le mystère de la fascination qu'elle exerce, a suscitées chez les grands penseurs littéraires de notre temps. Le roman aussi d'une mémoire profonde dans cette fonction essentielle mais souvent oubliée qu'assume la critique, celle de réactualiser les oeuvres du passé tout en demeurant pour la production contemporaine — selon le beau titre de Goerges Blin — une « cribluse de blé ».

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

samedi 4 avril de 14h à 16h  
JACQUES BOULERICE  
auteur de APPARENCE  
Editions Belfond

samedi 11 avril de 14h à 16h  
MICHELINE LEGENDRE  
auteur de MARIONNETTES  
ART ET TRADITION  
Editions Leméac

samedi 18 avril de 14h à 16h  
JEAN ROYER  
auteur de DEPUIS L'AMOUR  
Editions L'Hexagone

samedi 25 avril de 14h à 16h  
ANDRÉ MAJOR  
auteur de L'HIVER AU COEUR  
XYZ Editeur

Venez regarder avec nous  
APOSTROPHES  
le dimanche à 14h30

de 9 à 9  
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest  
outremont, Montréal  
tél.: 274-3669

POINTS de vue

9,50\$ / 16,95\$

Buster Keaton  
Mémoires  
Slapstick

Pierre Desproges  
Chroniques de la haine ordinaire

Oreste Saint-Drôme  
Comment choisir son psychanalyste

Albert Jacquard  
Cinq milliards d'hommes dans un vaisseau

Gilles Vigneault  
Le grand cerf-volant

Robert Benayoun  
Les dingues du nonsense

Renard  
Mistral gagnant

Pascal Bruckner  
Le palais des claques

Sue Townsend  
Les aventures d'Adrian Mole 15 ans

10,75\$ / 9,50\$

9,95\$ / 6,95\$ / 9,50\$

SEUIL

Champigny

Librairie Champigny inc.  
4474, rue St-Denis  
Montréal (Qué.)  
844-2587

9H à 21H - SEPT JOURS

Obtenez jusqu'à 20% en coupons-rabais

# L'Anouilh des débuts

**LA VICOMTESSE D'ÉRISTAL N'A PAS REÇU SON BALAI**  
Souvenir d'un jeune homme  
Jean Anouilh  
La Table Ronde, Paris, 1987,  
191 pages

**ROBERT LÉVESQUE**

À LIRE Jean Anouilh qui raconte ses souvenirs, on se demande si c'est dans l'inconscience qu'il a fait créer son *Antigone* dans Paris occupé. Le personnage de Sophocle, qui se bat contre la fausse justice de la raison d'État, qu'on a cru ré-actualisé par l'auteur du *Bal des voleurs* dans l'éclairage de la résistance versus la France de Pétain, gabardines y compris, n'aurait-il été pour lui qu'un titre parmi d'autres ?

En tout cas, à 77 ans, dans ses *Mémoires* qui sortent à La Table Ronde, Anouilh passe plus de temps à raconter des coupures insignifiantes qu'il a dû faire un soir à une pièce qui s'appelait *Eurydice* et qui risquait de se terminer après le dernier métro, qu'à revenir ou réfléchir sur ce que l'on croyait jusqu'ici la seule audace de sa carrière d'auteur.

A ce moment-là, il y avait ceux qui dansaient sous l'Occupation, et un dossier publié il y a quelques années par André Halimi en avait établi une liste, de Guitry à Maurice Chevalier, divertisseurs d'occupants, mais Anouilh, sans être au premier rang du rigodon des opportunistes, avait sa carrière d'auteur dramatique qui, manque de pot, éclosait en même temps que débarquaient les Allemands; gros jean comme devant, il fit jouer *Le Rendez-vous de Senlis* (un succès), *Roméo et Jeannette* (un four) puis *Antigone* (un triomphe), au théâtre de l'Atelier, et, belle franchise de ne pas le taire, il rappelle qu'il fit publier *Léocadia* en feuilleton dans le canard de droite de Brasillach, *Je suis partout*. Une lettre de remerciement qu'il fit parvenir à Brasillach, et qui fut retrouvée, aurait pu lui coûter la vie lors de l'épuration de 1945, et il n'en fait qu'une discrète chute de phrase.

Jean Anouilh, comme son théâtre maîtrisé mais naïf, traversait la noirceur de la guerre avec l'air de ne pas y être. Il avoue candidement, dans ces « souvenirs de jeune homme », un livre décidément un peu court et

dont il dit qu'il n'aura pas de suite, qu'il ignorait l'étendue de la résistance, qu'il ne soupçonnait pas l'existence de réseaux. Son *Antigone* a pu jouer d'un grand capital d'intention et de référence qu'elle n'avait pas, et elle fut loin d'être politiquement à la guerre 39-45 ce que les *Paravents* de Genet furent à la guerre d'Algérie.

Anouilh est un de ses personnages. La candeur y est énorme, et même dans ses pièces caustiques, ses « pièces noires », il offre l'allure d'un provincial qui n'aurait pas encore reconnu la ville où il est tombé. Il n'a gardé, mémorialiste, qu'un peu de venin qu'il lance tout entier sur le portrait de Louis Jouvet, qu'il persiste à qualifier d'« hypocrite » longtemps après la mort de celui qui préfère le théâtre de Giraudoux au sien.

L'œuvre théâtrale d'Anouilh, hormis l'*Antigone* et quoiqu'il en soit des circonstances de sa création, s'est élevée nettement au-dessus du boulevard, mais s'est maintenue en-dessous du drame universel qui en était le projet. Il n'a pas su s'arrêter, publiant encore jusqu'à récemment des titres non joués, et tout son théâtre, comme ces souvenirs de jeune



Jean Anouilh

homme, traine un je ne sais quoi de compassé, une manière fine mais un effort inutile. On pourrait dire qu'il

était plus raffiné que Roussin, mais moins inspiré que Giraudoux, et sans l'esprit de Cocteau.

De ces trois contemporains, le premier acteur, le second fonctionnaire, le troisième poète, Anouilh était le seul à n'être qu'auteur de théâtre. Dans ses souvenirs, il nous rappelle que c'est de l'univers de la publicité qu'il est venu au théâtre. À figoler des slogans, il a préféré construire des histoires. Ces pages sur ses débuts dans la vie active des années trente n'ajoutent rien à ce que l'on connaissait de l'époque, et n'ont rien, au fond, pour intéresser quiconque n'aurait pas d'abord décidé de les lire jusqu'au bout parce que c'est Anouilh.

On reforme ces pages, dont le titre est une jolie pirouette (son premier emploi au service des réclamations des Grands magasins du Louvre, premier matin, ce message qui dit que la vicomtesse d'Éristal n'a pas reçu son balai mécanique), et l'on se dit qu'il n'est pas drôle tous les jours de vieillir lorsqu'on est auteur dramatique, dusse-t-on être Jean Anouilh.

# Un livre superficiel mais excitant

**LE CERVEAU PLANÉTAIRE.**  
Joël de Rosnay,  
Paris, éditions Olivier Orban,  
1987.

**MARCEL GIGUÈRE**

LORSQU'UN chroniqueur décide de rassembler ses écrits sous la forme d'un livre, c'est beaucoup plus souvent pour des motifs pécuniaires que parce qu'il est mu par des intentions littéraires. L'ouvrage de Joël de Rosnay, *Le cerveau planétaire*, ne fait pas exception à cette règle. D'une quarantaine de courts textes parus auparavant dans le magazine *L'Expansion*, de Rosnay a fait un recueil plutôt artificiel, qui est loin d'atteindre la qualité de ses précédents ouvrages. Devenu observateur de la science et de la technologie, de Rosnay s'est contenté de regrouper ses écrits des dernières années en sept chapitres sans véritable logique. Les textes présentés n'ont donc

aucun lien véritable entre eux. De Rosnay passe allègrement du sida aux pluies acides, de la gestion du stress chez les cadres à l'énergie éolienne, de la fin du taylorisme aux incubateurs d'entreprises. Le format même du recueil entraîne de nombreuses répétitions d'une chronique à l'autre et un traitement superficiel des sujets, la majorité des textes ne comptant que cinq ou six pages.

L'ensemble est regroupé sous prétexte d'analyser la transition de la civilisation vers le « cerveau planétaire » : il s'agit en somme d'une actualisation (déjà tentée dans *Le microscope*, un ouvrage antérieur) du thème du « village global » de McLuhan. Pour de Rosnay, en effet, il est clair que la micro-informatique et les réseaux qui la soutiennent permettront bientôt aux humains de jouer le rôle de « neurones » de la planète. Chaque individu ayant à sa disposition une quantité quasi-infinie d'information et de canaux de com-

munication, la société mondiale se muera en un gigantesque complexe réifié, bouleversant totalement la structure hiérarchique traditionnelle du monde contemporain. Cette thèse séduisante et passionnante est néanmoins fort peu présente dans les textes. On y fait allusion dans quelques-uns mais sans vraiment l'expliquer ni aller au bout de cette idée.

L'ouvrage a néanmoins le mérite de soulever plusieurs questions d'actualité percutante. Lorsque de Rosnay traite par exemple des relations entre la biologie, le droit et l'éthique, ce sont la fécondation *in vitro* ou la manipulation génétique qui sont évoquées en un langage clair (de Rosnay demeure un vulgarisateur hors-pair) qui permet de saisir les enjeux des débats. L'impasse dans laquelle semble s'engager la société sur ces questions crée un malaise certain et des éléments de réflexion comme ceux proposés par de

Rosnay ne peuvent évidemment pas nuire à la compréhension publique de ces problèmes.

Joël de Rosnay veut aussi faire comprendre à ses compatriotes français la nécessité de revivifier l'effort national dans le domaine de l'activité scientifique et technologique. Plusieurs textes tentent donc de démythifier le processus de l'innovation technologique et d'en démontrer l'importance pour une moyenne puissance comme la France. Celle-ci doit éviter la marginalisation totale, afin de ne pas se retrouver encore plus loin derrière le Japon et les États-Unis. En tentant d'atteindre ce but, de Rosnay tombe cependant dans le piège de l'idéalisation. Il dépeint à plusieurs reprises les États-Unis comme un modèle à suivre par la France et comme un Eden technologique, où on accorde la juste importance à l'innovation, et donc particulièrement obnubilé par quelques réalisations américaines (la compagnie

Apple, la route 128, la Silicon Valley, ...) et trop occupé à vouloir stimuler les chercheurs et industriels français, de Rosnay masque ainsi de nombreuses imperfections du complexe scientifico-technologique des États-Unis. Plusieurs de ses commentaires sur le cas français sont néanmoins tout à fait transposables au cas canadien : la dépendance technologique n'est pas un phénomène propre à la France.

Par-dessus tout, le livre de Joël de Rosnay a le mérite important d'inciter le lecteur à aller plus loin, à approfondir les sujets qu'il effleure. En particulier, il nous présente certains ouvrages d'une façon si convaincante qu'il donne vraiment envie de se précipiter à la bibliothèque la plus proche pour les dévorer. Stimuler le goût de la lecture, voilà sûrement le plus bel apport de cet ouvrage qui nous laisse par ailleurs sur notre appétit.

# Le long calvaire de la mémoire

**LA MÉMOIRE BLESSÉE**  
Paris, Flammarion/  
La Manufacture, 1987.

**RENÉE ROWAN**

« OUI, ma mère l'enseignante exemplaire, la reine du ski nautique, la championne de tennis, coulait à pic, sous mes yeux, entraînée par un mal plus fort qu'elle [...] Oui, ma mère est atteinte de sénilité précoce. Atteinte aussi dans sa dignité. Elle assiste à sa propre débâcle [...] Et elle n'a que 54 ans! »

Marion Roach, 23 ans, assiste impuissante à ce terrible drame, à cet « holocauste de l'esprit ». Journaliste au *New York Times* au moment où elle a écrit une série d'articles percutants sur la maladie d'Alzheimer, son journal de bord nous fait clairement prendre conscience de ce qu'une pareille épreuve peut représenter pour la famille.

Évitant le pathos, mais sans rien taire de la vérité, *La Mémoire blessée/Alzheimer: un autre nom pour la folie* montre à quel point la maladie d'Alzheimer ne détruit pas seulement le ou la malade, mais menace la santé mentale de tout l'entourage.

Elle nous raconte son enfance avec son père qu'elle adore, avec une mère si belle, si élégante, si sportive, avec qui elle faisait de la voile. « Nous formions une sa-

crée paire d'amies », écrit-elle. Puis, c'est le long calvaire de la mémoire qui s'effrite, des distractions, des clés oubliées, du gaz qui n'a été fermé, des interminables questions: « Quelle heure est-il, quelle date sommes-nous aujourd'hui, où allons-nous? ». La litanie n'en finit plus.

Marion Roach décrit comment sa soeur et elle, elle surtout, ont pendant de nombreux mois, refusé de se rendre à l'évidence. Il est plus facile de faire l'autruche, ça fait moins mal: « Ma mère était trop jeune, trop belle encore et avait parfois un comportement normal. Pendant des mois nous cherchâmes que faire, spectatrices impuissantes du naufrage. »

Le récit est implacable tout comme le cheminement de la maladie avec laquelle Marion Roach et sa soeur dû apprendre à vivre. Peu à peu « la folie » de leur mère leur est apparue sous un autre jour, a porté un autre nom, Alzheimer, forme précoce de démence sénile, verdict difficile à accepter.

Le livre a ému des millions d'Américains et a été sélectionné parmi les meilleurs documents de l'année. Il fait mieux comprendre ce fléau des temps modernes qui occupe la quatrième place parmi les causes de mortalité, après les affections cardiaques, le cancer et les accidents cardio-vasculaires.

# Deux sociologues mesurent la valse des prénoms

**UN PRÉNOM POUR TOUJOURS.**  
La cote des prénoms, hier, aujourd'hui et demain,  
Philippe Besnard  
et Guy Desplanques,  
Paris, Balland, 1986, 327 pages.

**MARCEL FOURNIER**

FATIGUÉE des grands débats (l'État, les classes sociales, etc.), la sociologie se fait moins sérieuse; elle prend pour objet des réalités plus fantaisistes, plus près de la vie quotidienne des gens. Mais qui aurait pu imaginer qu'une étude sociologique portant sur les prénoms pût être réalisée et à la fois bien menée et amusante ? Le sociologue Philippe Besnard et le démographe Guy Desplanques réussissent ce petit tour de force : dans leur étude des prénoms attribués en France de la fin du 19<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui, ils nous démontrent, chiffres à l'appui (examen de quelque 2.3 millions d'appellations) et dans un style clair, que c'est la mode, autrement dit la transformation, à tendance cyclique, du goût collectif, qui orchestre la valse des prénoms. Vous voulez audacieux, originaux et, en 1968 ou 1970, vous avez donné le prénom de Mathieu ou de Sébastien à votre fils aîné ? Eh bien ! vous avez choisi des prénoms qui, réapparus dans les années 60, sont devenus rapidement à la mode. La même chose pour Julien, dix ans plus tard. Et que dire, du côté des filles, des Nathalie, Stéphanie, Isabelle ? Lorsque les parents font de tels choix, ils se veulent ha-

bituellement libres, ils ont des préférences, parfois ils acceptent des contraintes familiales, mais, dans leur volonté de choisir des prénoms ni trop connus, ni trop excentriques, ils n'échappent pas à l'air du temps : un héros ou une héroïne de roman, de cinéma, etc.

Même celui qui se dit peu préoccupé par la cote de son prénom ne peut être indifférent à l'étude de Besnard et Desplanques. Cet ouvrage fera des heureux et des malheureux. Serez-vous heureux d'apprendre qu'il y a aujourd'hui en France plus de 740,000 Michel ? Que Marcel est le symbole actuel du prénom hors d'usage ? Que Pauline peut devenir

un grand prénom de demain ? L'intérêt de cette étude est qu'elle peut être utilisée comme un outil et un jeu. On y trouve un index et un répertoire de plus de 1,000 prénoms masculins et féminins avec des informations au sujet de leur carrière et de leur cote, un palmarès des prénoms les plus souvent donnés depuis un siècle, et enfin quelques prévisions sur les prénoms de demain.

Même si elle a été réalisée en France, cette étude garde toute sa pertinence pour des parents québécois, surtout à un moment où les mouvements de mode pour les prénoms s'internationalisent de plus en plus.

# Par-delà le bien et le mal

**L'INNOCENCE OU PRESQUE**  
Sheila Bosworth  
Traduit de l'américain  
par Jacques Chabert  
Flammarion, « Lettres  
étrangères », 281 pages.

**GUY FERLAND**

LA LIMITE qui sépare le bien du mal, ou le bon du méchant, est souvent bien mince. C'est ce qu'on constate en lisant le premier roman de Sheila Bosworth, *L'Innocence ou presque*. Une petite fille, Clay-Lee, l'innocence même, est le témoin privilégié d'un drame familial. Elle se rappelle cette troublante époque de sa vie, des années plus tard, lorsqu'une amie de sa mère lui raconte les circonstances entourant la rencontre de ses parents, leur mariage et la naissance de leur premier et unique enfant. C'est ainsi que Clay-Lee peut assembler les pièces manquantes du puzzle de la vie agitée de ses parents et reconstituer le drame de sa propre vie.

Sur ce schéma simple, Sheila Bosworth a su jouer d'une écriture fine,

subtile et efficace qui insinue plus qu'elle ne décrit. La narration de Clay-Lee racontant l'histoire de ses parents offre un point de vue original, semi-extérieur et semi-intérieur à la tragédie qui se trame sous nos yeux. Le lecteur est ainsi amené à découvrir, peu à peu, toute l'ampleur et le côté sinistre d'une situation qui semblait, de prime abord, bien ordinaire. Sheila Bosworth sait également donner à ses personnages une dimension particulière en peu de mots. On saisit toute la portée néfaste de la présence de l'oncle Baby aussitôt que la narratrice nous le décrit. Mais, plus profondément que cette narration d'une histoire somme toute assez banale (une femme insatisfaite de son mariage trompe son mari, tout en disant l'aimer toujours, le tout finissant dans un drame), ce qui montre le roman de Sheila Bosworth, ce sont les rapports de force inégaux entre les personnages et leurs comportements prévisibles. Humain, trop humain...

Clay-Lee, témoin innocent de plusieurs chassés-croisés, voit clair dans le jeu hypocrite des adultes.

Elle comprend très bien, sans en avoir l'air, quels buts poursuivent l'oncle Baby, sa mère et son père. Mais elle ne dit mot de ce qu'elle sait et prévoit. C'est là son crime. Elle finira même par précipiter, en quelque sorte, la mort de sa mère. C'est là que le titre de ce roman, *L'Innocence ou presque*, prend tout son sens.

En refermant ce beau et poignant roman, on se dit que l'innocence se perd toujours trop tôt, mais qu'il n'y a pas de vrai coupable à cela, à part, peut-être, le temps...

**LES 75 PREMIÈRES ANNÉES DU DEVOIR**

Philippe Gingras

**«LE DEVOIR» de Pierre-Philippe Gingras**

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à: Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR" J'inclus 19,95\$ par exemplaire; (3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix).

NOM:.....  
ADRESSE:.....  
PROVINCE:.....  
CODE POSTAL:.....  
MODE DE PAIEMENT:  
 Chèque  American Express  
 Master Card  Visa  
No. de carte de crédit:.....  
Expiration:.....

**Faut LE DEVOIR pour le croire!**

**Abonnez-vous au nouveau Devoir!**

Augmentez votre plaisir et recevez votre Devoir chez-vous tous les matins avant 7h.30

Découpez vous-même votre rabais et retournez le tout à: Le Devoir, Service des Abonnements, 211 rue St-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1.

Votre abonnement comprend aussi sans frais:

- Nos cahiers spéciaux
- Notre magazine Économique
- Notre magazine de tourisme Passeport

**13 semaines: 42\$**  
une économie de 11%  
ou 5,25\$ de rabais sur le prix en kiosque.

Nom:.....  
Adresse:.....  
Code postal:.....  
Tél:.....  
 chèque ou mandat-poste inclus  
 Facturez-moi  
Carte de crédit:  American Express  Visa  MasterCard  
# Carte:.....  
Exp:.....  
Signature:.....

**26 semaines: 81\$**  
une économie de 14%  
ou 13,50\$ de rabais sur le prix en kiosque.

Nom:.....  
Adresse:.....  
Code postal:.....  
Tél:.....  
 chèque ou mandat-poste inclus  
 Facturez-moi  
Carte de crédit:  American Express  Visa  MasterCard  
# Carte:.....  
Exp:.....  
Signature:.....

**52 semaines: 149\$**  
une économie de 21%  
ou 40\$ de rabais sur le prix en kiosque.

Nom:.....  
Adresse:.....  
Code postal:.....  
Tél:.....  
 chèque ou mandat-poste inclus  
 Facturez-moi  
Carte de crédit:  American Express  Visa  MasterCard  
# Carte:.....  
Exp:.....  
Signature:.....

**Faut LE DEVOIR pour le croire!**

# Il n'y a pas de « travailleurs » aux États-Unis

## Il n'y aurait que des Américains au travail

**UN SYNDICALISME PUR ET SIMPLE**  
Mouvements ouvriers et pouvoir politique aux États-Unis, 1919-1939  
Serge Denis  
Boréal, Montréal, 1986, 512 pages

**JEAN FRANCOEUR**

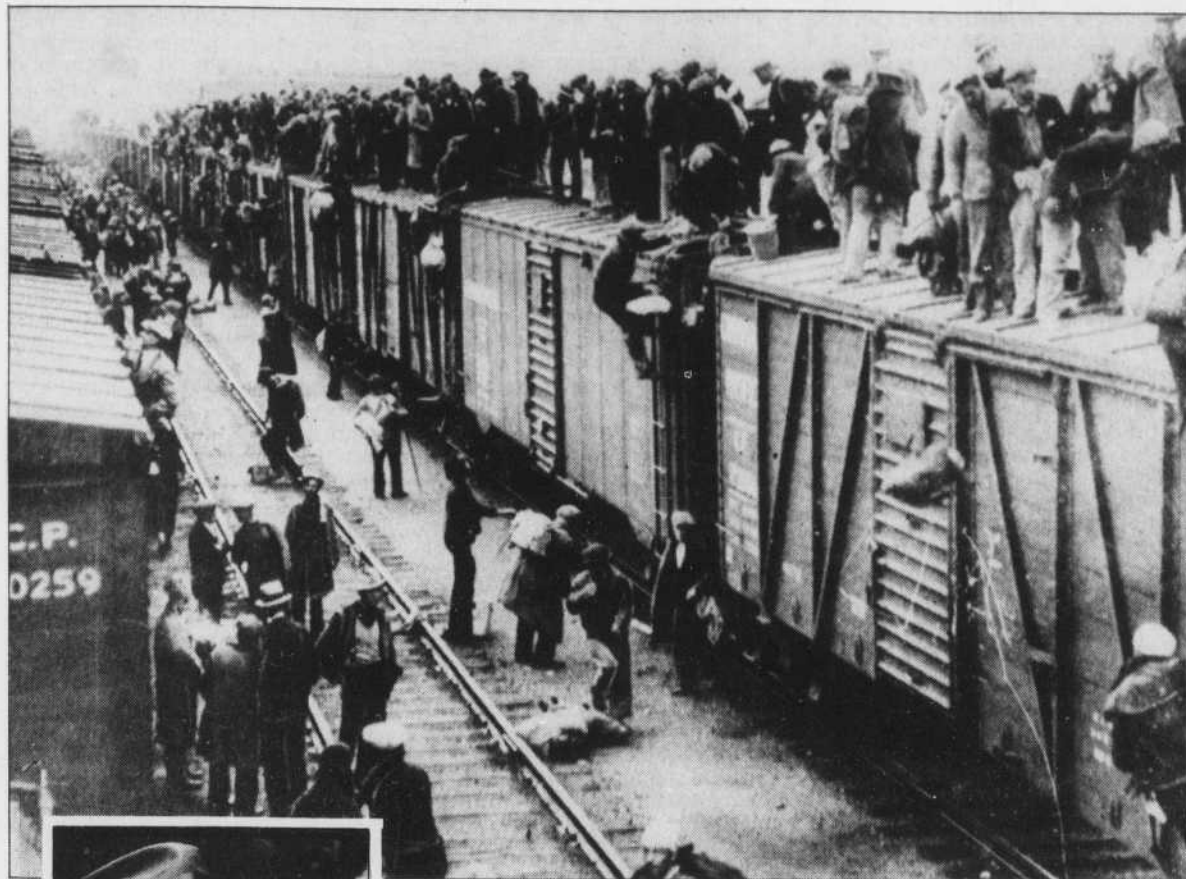
LES ÉTATS-UNIS seraient un des rares pays du monde occidental, et le plus avancé d'entre ces derniers, où l'on ne retrouve aucune organisation politique autonome des travailleurs, aucun parti de classe ou même d'inspiration travailliste. Pis : le mouvement syndical, frileusement lové dans le moule du bipartisme dominant, s'y présente comme « une force puissante de conservatisme social ».

Était-ce inévitable ? Certains l'ont écrit. Ils font des États-Unis un cas exceptionnel. S'il n'y eut ni classes sociales ni conscience de classe c'est, littéralement, qu'il ne pouvait pas y en avoir dans les conditions de développement d'un pays sans frontière offrant toutes les capacités de mise en chantier d'un territoire vierge : « La fluidité entre les classes, l'ascension sociale continue et l'enrichissement généralisé de la nation baignaient toute la société d'un conservatisme politique certain et gênaient la cristallisation d'une conscience ouvrière. »

À la limite, il n'y a pas de « travailleurs » aux États-Unis, il n'y aurait que des Américains au travail.

Serge Denis ne partage pas cette analyse. Professeur de science politique à l'Université d'Ottawa, il est l'auteur d'une thèse de doctorat qu'il a défendue à l'Université des sciences sociales de Grenoble. Cette thèse paraît chez Boréal sous le titre *Un syndicalisme pur et simple*.

Si Serge Denis ne peut nier l'absence d'une « classe ouvrière » américaine, il n'admet pas le caractère inéluctable de ce phénomène social. Tout aurait pu être différent, croit-il. Car « il n'y a pas de fatalisme politique, ni rapport nécessaire entre conditions objectives et évolution historique. Les conditions ouvrent des possibilités, impriment une tendance, mettent à l'ordre du jour tel ou tel développement. Mais ce sont les hommes et les femmes, par leur conscience et leur organisation, qui font passer ou non les possibilités dans leur vie. » Tel est le credo de l'auteur : une philosophie de l'histoire, quirompt avec toute forme de déter-



Dans la décennie 1930, les conditions économiques et sociales favorisaient l'apparition d'une conscience de classe et l'organisation politique autonome des travailleurs. Et pourtant, cela ne sera pas...

la « classe ouvrière » aux États-Unis — il en existe de nombreuses et excellentes. Son propos l'oblige cependant à une mise en situation qui se déploie sur plus d'un demi-siècle.

Pour illustrer sa thèse, il doit rappeler, même cursivement, les premières formes du mouvement ouvrier : les utopies socialistes, les Chevaliers du travail, l'anarcho-syndicalisme, militants de classe et autres promoteurs de réformes simplistes, monétaires ou autogestionnaires (avant le mot). Les liens avec le Vieux Continent étaient plus serrés qu'on l'imagine aujourd'hui et certaines théories socialistes, le fouriérisme par exemple, ont eu plus d'écho dans le Nouveau Monde que dans leur pays d'origine. Une différence cependant : les conflits sociaux de ce côté-ci de l'Atlantique s'exacerbaient jusqu'à des niveaux de violence inégalée que les historiens attribuent à l'esprit de la frontière.

La répression aussi fut plus féroce

qu'ailleurs, « ouverte, brutale, omniprésente ». L'agitation au 19<sup>e</sup> siècle, marquée par de forts mouvements de grèves et d'occupations d'usines, culmina par une première tentative de grève générale à l'échelle de tout le pays — le premier mai 1886.

Cette même année, en décembre, naissait l'American Federation of Labor (AFL), avec à sa tête Samuel Gompers. Une nouvelle conception du trade-unionisme entraînait en scène. Abandonnant tout objectif global à long terme, la nouvelle centrale optait pour « un syndicalisme pur et simple » (d'où le titre de l'ouvrage) qui ne vise qu'à améliorer les salaires et les conditions de travail des ouvriers syndiqués.

Ouvriers syndiqués, c'est-à-dire les ouvriers qualifiés, appartenant à des unions de métiers, chacune comptant sur sa propre force économique. Quant aux autres, travailleurs non qualifiés et interchangeables, ils n'ont ni pouvoir de négociation, ni stabilité d'emploi, ni même la volonté nécessaire pour former des syndicats « solides, durables et efficaces ». Aux tentatives de syndicalisme de masse succédait un syndicalisme d'élite qui allait dominer pendant trois décennies. Ce fut un premier tournant de l'histoire sociale des États-Unis. Dès lors l'action politique de l'AFL se limite à interpellier les partis, à récompenser (électoralement) ses amis et à punir ses ennemis.

L'autre seuil critique ne sera atteint qu'un demi-siècle plus tard, durant la crise économique qui a suivi le krach de 1929. Les conditions « objectives » semblaient, cette fois, devenir favorables à l'apparition d'une véritable conscience de classe.

La formation au sein de l'AFL du Committee for Industrial Organiza-

tion, voué à la syndicalisation « de masse » sans distinction de métier ou de qualification, allait permettre des percées spectaculaires dans la grande industrie : acier, automobile, transports... Ce mouvement de syndicalisation, consolidé par une législation issue du New Deal (le fameux Wagner Act qui fera à la fois la force et la faiblesse du syndicalisme nord-américain), coïncidait avec un certain renouveau de l'activité de classe en quête d'un moyen d'expression au plan politique.

Mais le mouvement syndical ne prendra pas sa place dans le grand réalignement qui paraissait alors possible et qui visait à regrouper d'un côté « toutes les forces du progrès », laissant de l'autre toutes celles de « réaction ».

Le grand dessein avorta. Et c'est l'aile gauche du Parti démocrate qui récoltera les fruits de ce grand réveil ouvrier.

Ironie de l'histoire ! Le Parti communiste était alors à son apogée, avec près de 100.000 membres et un nombre quinze fois plus élevé de « compagnons de route » par le biais des grandes organisations de chômeurs et d'étudiants qu'il contrôlait. Mais le brusque tournant de Moscou et de la VII<sup>e</sup> Internationale — pour contrer la montée du fascisme en Europe — jeta les partis communistes du monde entier dans les bras des Fronts populaires. Or, le « front populaire » aux États-Unis, c'était les démocrates de Franklin Delano Roosevelt.

En guise d'épilogue : au début de mars dernier, les citoyens de Burlington, Vermont, élisent pour un quatrième mandat le seul maire socialiste de tout le pays !

And that's it !

minisme aveugle.

La création d'un parti de classe aux États-Unis était non seulement imaginable mais elle fut, plus d'une fois, un véritable enjeu national. Des occasions se sont offertes que les hommes (que les femmes) n'ont pas voulu saisir. Les organisations syndicales ont refusé de s'engager dans cette voie, mais c'est par choix délibéré de quelques-uns de leurs diri-

geants.

L'auteur se défend de vouloir « refaire l'histoire », un exercice qu'il juge peu utile. Il lui suffit de laisser entrevoir ce qu'aurait pu être le développement d'un parti de classe aux États-Unis, hypothèse qui aurait bouleversé la situation américaine et même l'équilibre mondial.

Serge Denis se défend aussi de vouloir écrire une autre histoire de

# Oeuvre de chair

## Une Nouvelle-France ni plus ni moins libertine que l'autre

**JEAN-PIERRE PROULX**

« OEUVRE de chair ne désirera qu'en mariage seulement. » Et pourtant ! Depuis la fondation de Québec jusqu'en 1730, 749 enfants au moins sont nés hors des « saints liens » du mariage tandis qu'entre 1621 et 1724, 436 autres ont été conçus avant le mariage de leurs parents.

C'est ce que révèle deux études publiées par la *Revue d'histoire d'Amérique française*. La première, sous la signature conjointe de Mme Lyne Paquette et de M. Réal Bates,



Gravures exécutées par George Heriot, publiées en Angleterre en 1807 (Archives publiques du Canada)

ceptions pré-nuptiales. Les conceptions post-nuptiales se font plutôt en hiver et suivent le mouvement saisonnier des mariages. À l'époque, on se mariait surtout en novembre, janvier et février.

L'illégitimité des naissances n'est pourtant pas un phénomène romantique. À l'âge de 15 ans, seulement 22% de ces enfants auraient survécu, soit trois fois moins que les enfants légitimes. Les chercheurs expliquent le phénomène par la situation de rejet des mères qui conduisaient parfois à l'abandon des enfants et à la pratique de la mise en nourrice.

Les enfants illégitimes sont nés dans 44% des cas de mères célibataires, 17% de veuves, et 5% de femmes mariées. Le tiers des mères demeurent cependant totalement inconnues. « Les mères d'enfants illégitimes ne sont pas des fillettes vic-

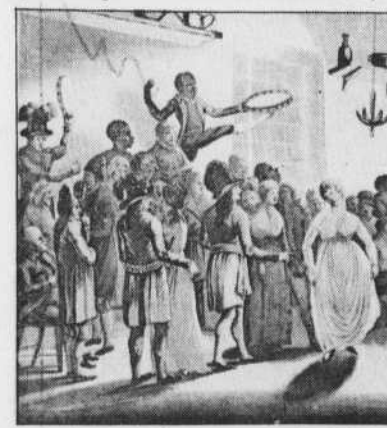
times de leur naïveté », écrivent en outre les auteurs. En effet, elles ont en moyenne 25 ans à la naissance de leur enfant. Chez les célibataires, elles ont 21,6 ans. Qui plus est, 66 mères sur 385 auront plus d'un enfant illégitime, ce qui fait augmenter la moyenne d'âge.

L'étude révèle encore que 29% des femmes ont épousé le père de leur enfant, 48% un autre homme et 23% sont demeurées célibataires. L'une est même devenue religieuse !

Si, au total, 500 mères sont connues, seulement 323 pères le sont et parmi eux seulement 268 ont daigné nous livrer quelques informations sur leur personne. Parmi ces derniers, 84% sont célibataires au moment de la conception de leur enfant, 10% sont mariés et 6% sont veufs. On connaît la profession de 184 d'entre eux : 61% étaient soldats ou domestiques.

Quant aux conceptions pré-nuptiales, elles sont plus fréquentes lorsque le père de la mère est décédé au moment du mariage ! Les militaires, observe-t-on encore, sont responsables de 10,2% des conceptions pré-nuptiales dans l'ensemble de la période et de 20,2% pour la seule décennie. Ils devaient obtenir la permission de leur supérieur pour se marier.

La grande précision de ces deux études s'explique par la qualité de leurs sources que sont les données de la banque informatisée du Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal. Cette banque contient, comme on sait, la totalité des actes de l'état civil (naissances, mariages, sépultures), rédigés en Nouvelle-France depuis le début jusqu'en 1749. L'entrée des données se poursuit régulièrement depuis une douzaine d'années pour atteindre bientôt la fin du Régime français.



s'intitule : « Les naissances illégitimes sur les rives du Saint-Laurent avant 1730 ». La seconde, menée par M. Bates, s'appelle « Les conceptions pré-nuptiales dans la vallée du Saint-Laurent avant 1725 ».

Nos ancêtres n'étaient cependant pas plus ni moins libertins que les Français de la même époque. Les naissances illégitimes dans la Nouvelle-France d'avant 1730 ne comptent que pour 1,25% de l'ensemble des naissances. Leur taux était d'environ 1% dans la France métropolitaine de la même époque.

Faut **LE DEVOIR** pour le croire!

**LE DEVOIR**  
CAHIER SPÉCIAL

**RELIGION**

Un supplément au Devoir qui analysera en profondeur les facteurs qui touchent de près la religion et le milieu théologique. On y traitera entre autres:

- Le Synode sur les laïcs, à l'automne 1987
- Les facultés universitaires de théologie
- Les 600 religions et sectes au Québec
- Les femmes et l'Église
- L'enseignement religieux et moral
- Les émissions religieuses
- Les publications religieuses
- La béatification de Mgr Moreau

Ce média publicitaire représente un véhicule de choix pour les intervenants du secteur.

Date de tombée-publicitaire: 2 avril

Date de parution: 16 avril

**Publicité: Contactez Christiane Legault**  
au (514) 842-9645

Commandez vos exemplaires supplémentaires au (514) 844-3361

Faut **LE DEVOIR** pour le croire!

Gièrme MILLE

«Le pays dont on ne se souvient plus... les haillons du rêve... noeuds et dénouements du cordon.»

Le clochard céleste, le lonesome rocker, Plume Latraverse, sort enfin de sa retraite. Un véritable événement!

262 pages — 14,95\$

# PLUME LATRAVERSE



**CONTES GOUTTES**  
ou Le pays d'un reflet

Un roman d'un réalisme truculent où l'auteur raconte la «soif» qui l'anime tout au long de son périple ambitieux dans le monde surprenant de la création.

Une véritable épopée du langage, entre François Villon et Rabelais!

# Ne restent que ces témoins irrécusables et lumineux



Jean  
**ETHIER-BLAIS**  
▲ Les carnets

JE NE LIS jamais un ouvrage de l'un de nos premiers écrivains sans un sentiment de mélancolie. Voyons un peu, par contraste, ce qu'est un jeune auteur aujourd'hui. Quelle que soit la région du Québec où il se trouve, son milieu le porte. Il y a des livres partout. La radio et la télévision projettent dans sa conscience l'image de la réussite d'autres écrivains comme lui, qui ont tenté leur chance, qui, parfois, ont remporté quelque gros lot. Il peut lire les œuvres de ses confrères, comparer leur talent, dans son for intérieur, au sien, se dire : je suis meilleur que celui-là. Montréal et Québec sont devenues d'importantes villes littéraires ; la première fait figure de capitale, avec ses nombreuses maisons d'édition, son théâtre florissant, ses librairies, avec son atmosphère si particulière, de lieu où souffle l'esprit. Pour tout dire, le jeune auteur appartient à un groupe humain dont la cohésion et le dynamisme frappent tous les observateurs. Il peut se dire que ses livres, depuis un tel tremplin, pourront prendre leur envol, rejoindre l'univers. S'il trouve quelque Gaston Miron qui se fasse son choryphée, le nom de no-

tre apprenti-écrivain résonnera sur toutes les rives connues. Il deviendra quasi célèbre et aura droit aux gratifications de l'État. Il s'insérera dans une famille, frères et sœurs, amis et ennemis. Il sera fier d'être un écrivain québécois.

C'est pourquoi, lorsque je lis un ouvrage de l'un de nos premiers écrivains, me gagne un sentiment de mélancolie. Ils étaient seuls au monde. Des oiseaux rares. Ainsi, quelle force n'aura-t-il pas fallu à Henriette Dessaulles pour devenir Fadette ! Pourtant, elle appartenait à notre vieille aristocratie, était entourée d'hommes d'esprit, comme Henri Bourassa ; elle était, pour ainsi dire, issue du Livre. Le seul fait de prendre une plume et d'écrire la singularisait. Elle traînerait derrière elle, toute sa vie, une odeur de soufre. Notre société n'avait pas encore, au 19<sup>e</sup> siècle, reconnu comme naturelle l'existence de ce démon qui habite chaque écrivain. Dans une certaine mesure, elle avait raison de refuser cet investissement par l'écriture ; car, qui dit écrivain, dit redresseur ou créateur de torts, ironie, jugements sévères et cachés, imagina-

tion qui retourne les êtres comme des gants, en un mot un insoumis, un révolté. La plume est faite ainsi, pour comprendre, détruire et reconstituer le monde. Rien n'est plus dangereux, à long terme, pour la société, dans son gnangnanisme viscéral, qu'un écrivain libre. Il l'aura un jour son triomphe, et la société le sait. Ou elle l'achète, le digère et le tour est joué ; ou, si elle a un intransigeant dans sa ligne de mire, elle l'isolera, tentera de l'amener à se réfugier dans le silence. Nos ancêtres écrivains connurent au plus haut point la tragédie de l'isolement. Ils écrivaient les uns pour les autres, formant un cénacle secret. Plusieurs d'entre eux furent journalistes. Ils pouvaient ainsi répandre leurs idées, rejoindre un public plus large. C'est pourquoi certains de nos meilleurs écrivains sont des journalistes ; de mon temps, Olivier Asselin, ce grand-prêtre, André Laurendeau, le critique musical Frédéric Pelletier, Roger Duhamel.

Faudra-t-il que leurs œuvres se perdent ? Chez Fides, la collection du Nénuphar a sauvé de l'oubli nombre de romanciers, de poètes et d'essayistes qui font nos délices. Qui lirait Paul Morin, notre premier lyrique, si ses deux premiers recueils ne figuraient pas dans cette collection ? L'entreprise de conservation des chefs-d'œuvre de notre littérature se poursuit d'une façon qui me paraît magistrale, avec la série dite *Bibliothèque du Nouveau Monde*. Ce projet a vu le jour à l'Université d'Ottawa, grâce à ces livres. Les profes-

seurs Roméo Arbour et Jean-Louis Major font partie de l'équipe de direction, ce qui rassure. Scholastes, levez-vous ! Comme le veut la chanson, l'avenir est à vous. L'avenir, c'est-à-dire le passé qu'ont vécu nos ancêtres et qui revit dans leurs livres.

Je me suis empressé d'acheter les quatre premiers volumes. Pourquoi ? D'abord, parce que la littérature est ma vie, comme elle devrait être la vie de tout un chacun. Ensuite, parce qu'il s'agit de mon âme propre, celle qui a donné naissance à ce que je suis, celle sans qui je ne serais rien. Ma vie n'a de sens que dans cette continuité. Lorsque je vois le nom d'Arthur Buies, ou celui de Claude-Henri Grignon, mon être se dilate, car, sans ces hommes, je n'aurais pas de passé. On me dit que les animaux sont des créatures de l'instant. Leur atavisme est instinctif. Notre atavisme à nous, humains, est raisonné, il se résout dans l'équation présent-passé-avenir. Les peuples qui disparaissent sont ceux à qui cette résolution échappe. Dans ma bibliothèque, ces livres seront les témoins de ce que j'ai été, de ce que j'aurais pu être, de ce que je ne serai plus. Enfin, dernière raison, je crois fortement à l'irradiation des livres. L'écriture est esprit. Dans une maison, un livre est comme un diamant qui brille. Et, comme la pierre précieuse, il s'épanouit à l'usage. Même si vous ne l'ouvrez pas, il est là, il attend son heure, il témoigne qu'il existe un autre monde que celui du quotidien. J'ai donc acheté les *Relations* de

Cartier, le premier volume des *Chroniques* de Buies, *La Scouine* de Laberge et, de Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*. Quel numéro que ce Grignon, quel personnage ! Je n'aurais pas aimé le connaître, encore moins le fréquenter, mais comment ne pas déceler en lui ce souffle qui vient d'un dieu ? L'homme est bisornu, in-traitable, dévoré à la fois par l'envie de ses contemporains et par l'amour de son terreau. Né à Sainte-Adèle, il est cousin de Germaine Guèvremont. Ce milieu de montagnes, de forêts éparées, d'espaces de colonisation, que domine le curé Labelle, ce géant le hantera toute sa vie. Cette hantise l'amènera à se replier sur lui-même, comme un ours hargneux, après avoir écrit un chef-d'œuvre de narration réaliste : *Un homme et son péché*. Ce livre, Grignon l'a servi à tant de saucés radiophoniques et télévisées, il l'a à ce point dénaturé et trituré pour plaire au vulgaire, qu'on l'oublie en chemin. Court et dense, il raconte l'histoire d'un avare, dans notre monde paysan. On dirait le chant du cygne d'une classe en voie de disparition. Grignon prophétisa cette hécatombe. En effet, la civilisation française spécifique ment paysanne a disparu au Québec. Les valeurs que nous défendons aujourd'hui n'ont plus rien à voir avec la richesse de l'univers de péché qui fut celui de Séraphin Poudrier.

La formation intellectuelle de Grignon reposait sur trois piliers : l'usage du dictionnaire, la grammaire et l'amour de la poésie. Heu-

reux homme ! Il ne voulait décrire que ce qu'il connaissait bien. Ne rien laisser à l'imagination. Tout tirer du vécu. L'oeil d'abord, qui surprend les gestes qui trahissent, qui engrange dans la mémoire, qui fait revivre scènes et personnages. C'est ce qui explique la densité d'*Un homme et son péché* et le fait que Grignon ne soit l'auteur que d'un seul livre. Je crois que sa hargne lui venait de cette stérilité. Il donna dans le pamphlet, les insultes, le tracassin nocturne des impuissants. Il avait la démancheaison d'écrire, cela est certain ; mais, ne pouvant répéter le livre fondamental de son existence, il s'attaque aux écrivains élitistes, ceux qu'il appelait les « exotistes », tenants du beau langage, créateurs d'œuvres. Bien sûr, les poésies érotiques de Marcel Dugas ne seront jamais télévisées. Elles n'en ont pas moins une richesse d'intériorité et de rêve à laquelle Grignon n'a jamais atteint. Grignon est un photographe de génie ; Dugas est un peintre. Tout est là.

Il faut s'abonner à la Bibliothèque du Nouveau Monde. Nous donnera-t-elle un Dugas ? Ce sera notre Pléiade. C'est cher ? Oui, parce que tout est cher. Trop cher ? Non, car rien ne peut remplacer dans une bibliothèque cette image de la science collective qu'est une littérature nationale. Lorsque nous regardons derrière nous ce que nous a légué le passé, nous constatons que tout s'effrite. Ne restent que ces témoins irrécusables et lumineux de la vie de notre esprit, les Livres.

## L'Allier

Suite de la page D-1

sans la culture, c'est une façon de faire.

« Pour moi, dit-il, c'est la culture qui contient le politique. Au fur et à mesure que l'engagement politique se dégrade, c'est une partie de la culture qui se dégrade en même temps. On devient alors des consommateurs de la culture des autres, des systèmes et des valeurs des autres.

« La politique est un élément de la culture. Et à partir du moment où on a défini la culture comme quelque chose d'exclusivement artistique et comme industrie, on s'est limité énormément. Il faut faire attention quand on parle des Affaires culturelles. À l'époque, ce terme désignait les choses de la culture. Aujourd'hui, c'est devenu la *business of culture*.

« Avec la culture qui se dessine, continue M. L'Allier, la ministre des Affaires culturelles devrait travailler à plein temps pour faire entrer la culture dans la grosse machine de l'éducation. Il ne s'agit pas d'éduquer les gens à une culture qui serait celle de l'État mais bien d'ouvrir les espaces de l'école à des activités culturelles gérées par le milieu. Vingt ans plus tard, on pourrait réécrire le rapport Rioux sur l'enseignement des arts en ajoutant un seul nouveau chapitre : "Urgent! Urgent! Urgent!" C'est la création qui est au cœur de la culture : la capacité de créer, d'inventer une société dans ses formes et dans son essence.

D'autre part, au moment où le Québec est géré par un gouverne-

ment d'hommes d'affaires et où les intellectuels ne semblent plus devoir être les architectes de la société à venir, M. L'Allier s'inquiète particulièrement de notre façon de débattre la question linguistique.

« On ne s'est pas donné le moyen de revigorer la question culturelle et linguistique qui nous permet de absorber la deuxième langue, contrairement à ce qui peut se passer en Hollande, par exemple. Ici, la défense du français n'est pas partagée de haut en bas de la société. À partir du moment où notre élite d'affaires ne croit pas au français autrement que comme un *token* à l'égard du petit peuple d'ici et se dépêche à s'américaniser, à s'angliciser, à fuir sa propre culture considérée comme une contrainte ou un handicap, on est foutu ! Et c'est la voie sur laquelle on est engagé.

« Le problème linguistique n'est ni technique ni juridique, il est essentiellement politique. Le bilinguisme de l'affichage ne dépasse pas 150 mots. Pensez-vous que les gens ne sont pas capables de les apprendre et de les comprendre ? Ici, cet atavisme du gouvernement sur la langue est le prolongement du milieu de la bourgeoisie traditionnelle anglo-saxonne de Montréal. Par contre, cette situation va peut-être amener ceux qui défendent le français, au fur et à mesure de l'empissement d'un gouvernement complice des anglophones, à durcir leurs positions, qui ne seront pas nécessairement majoritaires mais les seules à mériter d'être défendues intellectuellement.

« Car le bilinguisme, s'il devait continuer de se répandre, nous mènerait à une forme de louisianisation. D'autres l'ont dit avant moi. Il ne faut pas avoir peur des mots. Une louisianisation, cela se passe très vite. N'oublions pas que la Ville de Québec a déjà tenu tous ses conseils municipaux en anglais au moment même où, en Louisiane, la législation tenait ses assemblées en français. Ce genre de situation évolue très vite ! Non, je ne suis pas optimiste pour la question linguistique telle qu'elle se vit aujourd'hui au Québec. »

## Courteau

Suite de la page D-1

sage et la personnalité de l'enfant à venir, je connais tout de l'objet-livre qui sortira des presses. » Elle rit. « À chaque nouveau livre à éditer, je rencontre John et je ferme les yeux, je lui parle avec mes mains, je lui dis comment je vois la couverture. John dit simplement : « Je sais ce que tu veux ! » Quelque temps après l'ultime rencontre, « l'ange de Dürer », par exemple, se retrouve sur le bureau de Courteau pour illustrer *Du reflet à l'amour*, de Madeleine Villaudy. Pour *Chère Michelle*, lettre à une jeune fille de treize ans, Stewart offrira à l'éditrice une délicate calligraphie sur fond rose : « Je voulais que ce livre soit doux comme un bras d'adolescente », murmure-t-elle. Pour *Nelligan n'était pas fou !*, Stewart et Courteau ont choisi une photo de Nelligan, le regard éblouissant de jaune. Un regard qui hante encore, longtemps après l'achat du livre.

Elle me tend *Poètes ou imposteurs* de Michel Muir. Peinture surréaliste d'un homme à deux faces, ange et démon révolté, couverture provocatrice qu'on peut regarder sans frémir, à la mesure de « l'imposture poétique » que Muir dénonce d'une façon systématique — excessive, a-t-on dit aussi — à travers une analyse des productions symboliques parues aux Herbes Rouges dans les années 70. Dénonciation de type pamphlétaire qui invite à une ré-

flexion du lecteur et des poètes d'ici. Si les premiers ont vite réagi au livre, téléphonant à l'éditrice sous le choc de la lecture, les poètes se sont tenus silencieux. « Mon respect des lecteurs se traduit non seulement par la qualité de l'œuvre que je leur présente, mais aussi par la possibilité que je leur donne de me rejoindre et de communiquer avec moi, le temps qu'il voudront », dit-elle. Louise Courteau endorse ce qu'elle édite et ses livres lui ressemblent, puisque répète-t-elle, sa maison d'édition se confond avec sa vie.

Une vie plutôt sédentaire aujourd'hui — en dehors de ses courses à Montréal, Paris ou Francfort, lors de salons ou de foires du livre —, si on la compare à celle qu'elle menait il y a vingt ans, alors qu'elle sillonnait les Caraïbes, journaliste pour une revue touristique française. Un périple de trois ans qui l'a marquée. « Le paysage du voyage intérieur est encore plus fantastique », dit-elle. Un voyage intérieur qu'elle accomplit avec et grâce aux auteurs qu'elle côtoie chez elle, dans ce bureau où elle trône à la fois en p.d.g., en conseillère et en amie.

« Je me sens privilégié d'avoir accès à tous ces auteurs et de pouvoir les faire connaître aux lecteurs. Il faut cependant qu'il y ait d'abord une histoire d'amour entre moi et l'auteur, un coup de foudre aussi entre l'œuvre et moi, avant de signer quoi que ce soit... Ma vie est une passion et je n'entends pas y déroger. Si la communication ne passe pas entre l'auteur et moi, je ne publie pas, non-obstant la valeur de l'œuvre. » Par ailleurs il lui est extrêmement pénible de devoir annoncer un refus : « Je respecte la somme de travail que représente la rédaction de deux cents pages dactylographiées. J'essaie de trouver une façon d'expliquer mon refus sans blesser l'auteur. » Exigeante, Louise Courteau pousse « ses » auteurs à une plus grande rigueur. Elle me parle d'un jeune romancier qu'elle a invité à retravailler son manuscrit. Cinq versions avant la définitive qui sortira à l'automne. André De Sève ira loin, dit-elle ; son style est superbe ! » Et elle enchaine sur son dernier « bébé », un livre de Bertrand Vac racontant le vie tumultueuse de Jean C. Lallemand, mécène et l'un des fondateurs de l'Orchestre symphonique de Montréal. « Une vie de passion. » Puis elle me glisse « Les gestes et la pensée du pianiste » écrit par Paul Loyonnet, « timentement pianiste de celui qui fut l'un des plus grands artistes du siècle ». Le livre a d'ailleurs tellement plu, qu'après l'avoir vu en librairie, à Paris, Monique Deschaussées lui téléphonait afin de lui offrir un manuscrit, *Les 24 études de Chopin*. « Le voilà », me dit-elle fièrement.

Dénichant ses auteurs comme on découvre une perle rare, Louise Courteau s'amuse à chercher de nouveaux sujets à mettre en livre. Un article lui plaît-il ? Elle le pose sur son babillard, attendant l'heure où elle se mettra à la recherche de l'auteur capable d'étancher sa soif de connaissance. « Parfois on m'offre une collaboration qui me ravit. De Paris ou du Québec, puisque je publie aussi bien les auteurs d'ici que de là-bas. » Un seul critère de sélection : la qualité de l'œuvre et les atômes crochus avec l'auteur. Le coup de foudre, toujours.

Elle dépose entre mes mains un lourd manuscrit à la typographie particulière : mise en page aérée et très gros caractères, facilitant la lecture aux gens du troisième âge et aux adolescents. « C'est écrit trop petit ! », ai-je souvent entendu de la part de ces gens. J'ai pensé à eux, *Le Secret de Mesa Verdi* coulera plus cher de papier, mais c'est grand-maman qui sera contente.

Vos rêves, Louise Courteau ? « Je ne rêve pas. Je crois que l'on attire par sa façon de vivre ce que l'on mérite. C'est comme si mon rêve se vivait au fil des livres, tout simplement... Bientôt, le Salon du livre de Hull où les visiteurs, plus qu'ailleurs, s'y rendent pour voir les livres et non pas pour se faire voir. Ça, c'est palpitant ! »

## Les fées

Suite de la page D-1

plus que parfait. Comme dans tout bon conte merveilleux, Lucille et le prince s'épousent mais on ne saura jamais s'ils eurent beaucoup d'enfants. Quant à Dragonus, ce super-héros d'une bande dessinée de Claude Boujon, il est prêt à tout pour arracher la princesse Dragonette aux mains du prince pas charmant. Là aussi, l'histoire d'amour se termine en mariage et, à la dernière page, les héros ont déjà conçu une bonne douzaine de petits dragons.

Depuis quelques semaines, Hansel et Gretel, Cendrillon et Le Petit Chaperon Rouge ont défilé au petit écran grâce à *Ini-mini-magimo*, une émission originale qui précède désormais *Passe-Partout*, le matin, à Radio-Canada. Non seulement la mise en scène et l'adaptation à l'écran sont-elles inventives et mettent-elles sur la fantaisie avec, par exemple, un *Petit Chaperon Rouge* qui fait du jogging pendant que son père fait la popote, mais les concepteurs de l'émission s'amuse parfois à fouiller les versions pour remonter aux sources. C'est ainsi que l'adjuvant de Cendrillon n'est plus la belle marraine bien mise mais un oiseau magique. Peut-être a-t-on lu Paule Gac à Radio-Canada...

Dans un ouvrage paru récemment aux éditions Lieu Commun, Paule Gac raconte l'histoire des contes. Intitulé *Le Pays merveilleux — Les contes ont une histoire*, ce livre nous invite à explorer « le pays des contes et ses nombreuses provinces dont les limites sont parfois imprécises et les titres de propriété, controversés... » L'aventure comprend une excursion du côté des genres afin de débroussailler contes de fées, contes merveilleux, légendes, fables et mythes. Paule Gac nous entraîne ensuite dans ces régions diverses que sont le conte philosophique, le conte d'aventure, le conte d'animaux, etc. De la Comtesse de Ségur à Lewis Carroll en passant par Marie d'Aulnoy et Marie de France, l'auteur traverse aussi les siècles, les frontières... et les théories.

La querelle pour ou contre le merveilleux est désormais chose du passé, tout comme la mode des interprétations réductrices. Paule Gac rend compte succinctement des théories de Bruno Bettelheim avec son modèle freudien et de Marie-Louise Von Franz, plus près de Jung, mais elle suggère aussi une lecture mytho-

logique, socioculturelle et symbolique des contes merveilleux. « Le conte est un millefeuille », lance-t-elle joyeusement. Les lectures se superposent et, même réunies, elles ne réussissent pas à épuiser le riche matériau.

Le ton n'est jamais doctoral et le vol d'oiseau d'un si vaste domaine en 250 pages ne laisse pas le lecteur déçu. Mais on pourrait reprocher à l'auteur d'avoir encadré toutes ces précieuses informations d'un récit

fictif, nous obligeant ainsi à accomplir l'itinéraire en compagnie de personnages bidons réunis pour discuter sur les contes merveilleux. Qu'on les appelle contes de fées, peut-être à tort comme l'explique l'auteur, ou simplement contes merveilleux, ces récits sont suffisamment riches d'un point de vue historique, sémantique, socio-culturel ou autre pour que l'on puisse intéresser tout le monde en racontant simplement leur histoire sans emballage superflu.

## NOTES DE LECTURE

### LEVRES URBAINES

n° 14 (3760, avenue du Parc-La-Fontaine, Montréal, H2L 3M4).

CHAQUE NUMÉRO de cette revue confidentielle est une fête de l'écriture. Pour cette quatorzième livraison, les coordonnateurs Claude Beausoleil et Michael Delisle ont réuni 13 textes à l'enseigne des « Couleurs du monde ». Rose, noir, bleu, rouge, jaune, blanc, Mexique, Québec, Suisse, Canada, États-Unis : voici des textes de Jocelyne Dazé, Andrea Moorhead, Samuel Ronzon, Louise Blouin, Yolande Villemaire, Marie Décaré, entre autres.

### CAHIERS BLEUS

« Lettres du Québec », automne 1986  
Direction Dominique Daguet (Logis de la folie, 2, rue Michelet, 1000 Troyes, France)

LE DIRECTEUR des *Cahiers bleus*, une publication littéraire subventionnée par la Ville de Troyes, a fait le tour des « îles de langue française en Amérique du Nord » et il a recueilli des textes qu'il publie en vrac. Dans un premier numéro paru à l'été, il nous proposait des textes d'Acadie et de Louisiane. Dans ce numéro publié à l'automne, Dominique Daguet réunit des « Lettres du Québec ». Près d'une cinquantaine de textes et dessins qui font le tour des générations, des vivants et des morts, des poètes et des prosateurs, de Gilles Archambault à Pierre Vadeboncoeur. Chaque texte en soi reste intéressant. Mais l'ensemble du numéro ressemble à une sorte de capharnaüm où l'on cherche en vain les paramètres d'une littérature. Daguet aurait pu, au moins, présenter son anthologie improvisée en démantelant les genres. Ce bel effort des *Cahiers bleus*, s'il est généreux, n'en manque pas moins de méthode.

— JEAN ROYER

**PSI**

**Des livres pour votre ordinateur**

**CLEFS POUR MS-DOS VERSIONS 2 À 4**

Ce mémento indispensable fournit toutes les informations sur les différentes versions de MS-DOS (version 4 incluse). Pour le débutant, comme pour le programmeur un outil pratique avec accès par mot clef.

**48,75 \$**

**TURBO PASCAL ET SES FICHIERS**

Les utilisateurs déjà familiarisés avec le Turbo Pascal découvriront dans ce livre un des aspects méconnus et peu traités de ce langage : la gestion de fichiers.

**39,50 \$**

**NOS DÉPOSITAIRES**

<p><b>Montréal</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Camelot</li> <li>Champigny</li> <li>Classic (Anjou)</li> <li>Coop H.E.C.</li> <li>Coop Maisonneuve</li> <li>Coop Polytechnique</li> <li>Coop U.Q.A.M.</li> <li>Demarc (C. Desjardins)</li> <li>Demarc (Fleury)</li> <li>Ducharme</li> <li>Fiammarion (Université)</li> <li>Guérin (St-Denis)</li> <li>Raffin</li> <li>Renaud Bray</li> <li>Scorpion (Anjou)</li> </ul> <p><b>Brossard/Rive Sud</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Scorpion</li> </ul> <p><b>Valleyfield</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Boyer</li> </ul> <p><b>Laval/Rive nord</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Classic</li> <li>Demarc</li> <li>Maison de l'Ordinateur</li> <li>Raffin (Repentigny)</li> <li>Ste-Thérèse</li> <li>Scorpion</li> </ul> <p><b>Sorel</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Marcel Wilkie</li> </ul>	<p><b>Trois-Rivières</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Libfac</li> <li>Clément Morin</li> </ul> <p><b>Québec</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>A l'Enseigne du Livre</li> <li>Générale Française</li> <li>Laliberté</li> <li>Pantoute</li> <li>Place Laurier</li> </ul> <p><b>Chicoutimi</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Les Bouquinistes</li> <li>Classic</li> </ul> <p><b>Rivière-du-Loup</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>J.A. Boucher</li> </ul> <p><b>St-Georges de Beauce</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Sélect</li> </ul> <p><b>Sherbrooke</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Bibliarie (Belvédère)</li> <li>Bibliarie (Cegep)</li> <li>Bibliarie (Université)</li> </ul> <p><b>Granby</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Bibliarie G.G.C.</li> </ul> <p><b>Outaouais</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Capitale</li> <li>Demarc</li> <li>Trillium</li> <li>Village Cartier</li> </ul>
---	---

Tél: (514) 332-5860  
Ext: 1-800-361-5751

Faut LE DEVOIR pour le croire!